



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

SELSINGEN

(suite et fin)

Le journal des « Déportés » de mars 1983 publie la seconde partie de l'article rédigé par le Général Pierre BRUNET.

« SANDBOSTEL TRENTE-SEPT ANS APRES »

Il revenait donc aux déportés rescapés de saisir la balle au bond, mais il fallait le faire avec tact, pour obtenir sur la population un impact efficace, dénué de toute passion et de toute arrière-pensée. La solution fut trouvée par un ancien prisonnier de guerre, à la fois très compréhensif et très dynamique, qui sut mettre en œuvre ses qualités d'intelligence et de cœur pour aboutir, au terme de trois années d'efforts, à la réalisation d'un pèlerinage d'une nature vraiment très particulière et tout à fait nouvelle. Grâce à son action persévérante et à ses contacts personnels répétés avec une personnalité remarquablement ouverte de la petite cité d'où relève Sandbostel, tout était au point en octobre 1982, pour un séjour de trois journées inoubliables.

Les pèlerins français étaient des ménages d'anciens prisonniers de guerre du Stalag XB qui, en souvenir de ce qu'ils avaient vécu en avril 1945, avaient tenu à ce que des déportés s'intègrent dans leurs rangs. Pour la réussite d'une telle expérience nous avons estimé que notre présence serait d'autant plus efficace qu'elle serait plus discrète, et donc plus réduite. Aussi nous étions simplement deux rescapés et une famille de disparus parmi les cinquante occupants du car venant de la France.

Accueil inoubliable à la mairie de Selsingen où, au soir de l'arrivée, nous attendaient des familles du chef-lieu et des communes voisines qui s'étaient toutes portées volontaires pour héberger un couple de Français, car la totalité des pèlerins logeait chez l'habitant. Ces familles étaient des ménages de 30 à 40 ans, nantis de jeunes enfants. Pour notre part, nous, les rescapés du « pourrissoir », étions logés chez le jeune professeur d'Histoire du collège de Selsingen, qui avait tenu expressément à nous avoir, et qui a été visiblement passionné par nos témoignages.

Le vendredi fut consacré à la présentation des différentes communes formant la « Samtgemeinde » de Selsingen. Partout l'accueil fut des plus chaleureux. Ce qui nous a le plus touché c'est que parmi nos accompagnateurs, il y avait une dame professeur de français, au lycée de la petite ville proche de Zeven, avec des grands élèves. La curiosité sympathique de ceux-ci à notre égard était d'autant plus évidente que leur professeur était la fille d'un pasteur poméranien, très lié avec le pasteur Niemoller, dont chacun connaît le destin. Elle avait ainsi des éléments vécus pour renseigner ses élèves sur ce qu'était le régime national-socialiste. En résumé première journée de contacts très enrichissants.

Le samedi était marqué par une réception au Siège des autorités de Bremervorde, ville comparable en importance à telles de nos sous-préfectures moyennes. Après la réception très chaleureuse autorités et pèlerins se rendaient à la nécropole de Sandbostel où nous attendait une harmonie nombreuse de cuivres, et une chorale également nombreuse de jeunes gens et jeunes filles, en présence d'une population recueillie.

Cérémonie inoubliable, marquée aussi par les prières alternées du pasteur protestant local et du prêtre catholique français, membre du pèlerinage. Après la cérémonie à la nécropole, les pèlerins se rendaient seuls à l'emplacement du camp. Bien que les vestiges subsistants soient très réduits au bout de quarante ans, chacun y évoquait maints souvenirs. Tous se retrouvaient ensuite à la chapelle expiatoire, élevée sur ces tristes lieux, pour entendre, avec un profond recueillement, la messe du samedi soir.

Le dimanche matin était marqué par une cérémonie oecuménique dans le temple de Selsingen, plein à craquer. Le pasteur et le prêtre, en allemand et en français, n'eurent aucune peine à mettre leurs homélies à l'unisson, dans le souvenir de ce que la déportation pouvait apporter à la spiritualité des fidèles, puisque dans le même temps à Rome, se déroulaient les cérémonies de la canonisation du Père Maximilien Kolbe. Après la célébration religieuse, l'assistance se rendait au Monument aux Morts, où une couronne fut déposée par nos soins, au nom de la France.

Le soir, après dîner, dans la salle paroissiale, la population volontaire avait à écouter, dans toute sa vérité historique objective, et sans aucune passion, ce qu'avait été, en avril-mai 1945, le mouvoir des déportés regroupés à Sandbostel. Un prisonnier de guerre avait, après l'exposé, et pour illustrer celui-ci, projeté à l'épidiascope, une série de photographies authentiques des charniers. Cette présentation était proprement insoutenable, et nous craignons beaucoup d'avoir ainsi heurté trop profondément la sensibilité des spectateurs. Mais il n'en fut rien...

...Au moment où le car allait reprendre la route vers la France, une partie très importante de la population était là, pour saluer avec émotion ceux qui, en trois jours, étaient devenus leurs amis français. Et geste fort touchant, la Directrice de l'école maternelle avait sorti toutes ses petites têtes blondes pour danser, en notre honneur, la farandole en chantant des lieders.

— 0 —

De retour en France, nous nous demandions quel serait l'impact de cette expérience, somme toute nouvelle et très risquée. Nous craignons beaucoup d'avoir manqué de délicatesse en rappelant de façon très crue des vérités que la population, dans les années qui ont suivi les faits, cherchait à cacher, voire à nier.

Mais non, dans les jours qui suivirent, nous recevions de nos hôtes, les extraits de journaux locaux de Zeven et de Bremervorde qui détaillaient les trois jours sur de longues colonnes. De larges extraits de l'exposé du dimanche soir étaient donnés, en particulier la phase finale : «...Ce ne doit pas être une source d'amertume pour les habitants de Sandbostel d'avoir sur leur sol une telle nécropole, mais au contraire un grand honneur de vivre à côté des restes de tant et tant de combattants de tous les pays opprimés, qui ont donné leur vie pour que renaisse la liberté, cette liberté que le peuple allemand lui-même a retrouvée en même temps que les autres peuples asservis par l'idéologie barbare du national-socialisme ».

Voilà donc un simple témoignage d'un bien modeste événement ayant pour cadre une toute petite communauté allemande : il montre pourtant ce que ce qui était impensable voici quelques années, est devenu avec les générations nouvelles un exemple à méditer, pour que d'autres bonnes volontés de part et d'autres en permettent ailleurs l'heureuse réalisation.

Général Pierre BRUNET,
matricule 40226 à Neuengamme,
 survivant de Sandbostel.

Que dire de plus ?

Je suis un P. G. entièrement satisfait. Au départ (cela remonte à près de trois années) je ne savais que penser. L'attaque d'un tel « Pèlerinage » un peu spécial était risquée ; ce n'est vraiment qu'au premier contact, au café de Sandbostel, avec MM. BEHNKEN et RUDIGER, que j'ai compris que le désir des autorités allemandes était vraiment la recherche de la VERITE. Petit à petit, les lettres sont arrivées — après de nombreuses réunions à Selsingen — m'apportant des précisions qui dépassaient mes espérances ! Les habitants volontaires permettaient l'accueil de 60 personnes... réceptions sur réceptions... soirée dansante avec orchestre et groupes folkloriques, etc. Tout était pris en charge par les autorités allemandes ; je signale même que l'utilisation de notre car a été payée intégralement au chauffeur ; je n'ai réglé que les deux couronnes...

LES EGOUTS DU CAMP DE VILLINGEN (suite)

Le départ matinal de ce groupe de camarades avait laissé des places vacantes et je m'empressai de regagner le coin que j'avais occupé et regardais le châlit, libre aussi, de Louis, me persuadant d'heure en heure de son succès, que je souhaitais vivement.

Je restai seul couché sur mon grabat, j'avais besoin de calme et de repos. Je pensais mes plaies et mes bosses et souffrais des pieds abimés dans les forêts et les collines. Puis je fouillais dans les paillasses vides pour récupérer papiers et chiffons que les partants abandonnaient, après les avoir cachés précieusement (mon livret militaire que j'avais réussi à garder et qui n'avait plus que les deux pages principales en était la preuve).

A genoux sur ma paillasse je cachais mes trouvailles, lorsque tout à coup, comme une pierre fait éclater une vitre, la porte s'ouvrit brutalement laissant apparaître une étrange silhouette. Je me précipitai : « Louis ! »

Je savais que nous serions bien reçus... mais à ce point, non... il faut reconnaître que les allemands sont de très grands organisateurs : chaque visite était minutée.

Ma grande satisfaction est venue par la réception des nombreuses lettres témoignant d'une façon sincère, les impressions de chacun.

Mes amis locaux : ménages BAURON, PIRAT et GRAND m'ont fait de vive voix ces mêmes chaleureuses impressions.

Ce voyage m'a permis de faire plus ample connaissance avec nos amis déportés : le Général Pierre BRUNET, MANCEAU, de Tours et le sympathique ménage CHAUVET, de Nantes.

Ils ont pris un très grand risque ! J'avais recommandé tout particulièrement à M. RUDIGER de choisir de « bonnes » familles. Sur ce point tout a été parfait.

Le long échange de correspondance avec mon cher ami le Général BRUNET m'a permis de trouver en lui une personne compréhensive, d'une intelligence exceptionnelle... je possède des centaines de pages que je relis souvent. J'espère que ce grand historien pourra mener à bien la vaste tâche qu'il a entreprise.

Il a su comprendre mon énorme travail, ses renseignements, ses conseils m'ont été très précieux... il me gâte un peu, son jugement est tellement élogieux... je ne méritais pas tant...

En résumé, le TRAVAIL est toujours récompensé.

P. DUCLOUX.
24593 X B.

Un message des Anciens de l'Armée Polonaise en France

Lille, le 13 Juin 1983.

Monsieur le Président,

Le Comité d'organisation pour l'érection d'un monument en l'honneur des soldats de l'armée polonaise reconstituée en France, dans la ville de Lens, vous remercie pour la générosité que vous avez bien voulu apporter aux frais engagés, pour cette action, à la mémoire des soldats tombés sur les champs de batailles en France.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de notre haute considération.

Signé : Illisible.

Nous signalons que les buts de cette Association sont :

- resserrer les liens d'amitié entre les membres et les anciens combattants polonais et français ;
- cultiver la tradition de l'amitié franco-polonaise ;
- soigner les monuments polonais en France, souvenirs des combats en communauté ;
- développement de la culture française et l'attachement de la France de la nouvelle émigration d'après la guerre.

Comité Directeur V-B-X ABC.

Titubant, il s'accrocha à moi, cachant son visage dans mon épaule. Je fis de même et, en une longue accolade, cachant nos yeux, muets, nous mesurions combien la malchance et le destin nous étaient cruels.

Je restais abasourdi, tournant dans mes mains un petit baluchon mal ficelé qu'il avait laissé tomber et que je m'étais empressé de ramasser et je l'entraînai à sa place.

Il s'assit près de moi, prit un morceau de pain rassis qui traînait sur ma planche et me fit en deux mots le récit de son arrêt. Pas de chance, il n'avait eu que quelques trente-six heures de liberté de plus que moi. Mais nous ne pouvions pas comprendre comment nous nous étions perdus en quelques secondes derrière les stères de bois coupé.

Je lui parlais de ma comparution devant le commandant du camp et les questions qu'il m'avait posées,

Suite page 2.

Les égouts du camp de Villingen (suite)

mais déjà la fatigue le plongeait dans un profond sommeil.

Nous reprenions nos petites habitudes ; mais deux jours plus tard, alors que je lavais mes « chaussettes russes » (Qui s'en souvient ?) des « rahaus » explosèrent de tous côtés, plusieurs « wachman » avaient quadrillé notre lieu et nous rassemblèrent dans la cour. Ils paraissaient être au summum de l'énerverment, les schnell, schnell s'accompagnaient de bourrades sauvages. Jamais nous n'avions été envahis par autant de « doryphores ». Jamais encore nous n'avions, malgré nos rassemblements quotidiens et nombreux, subis une telle rigueur. Pourquoi donc cet alignement impeccable de tous ? Les Allemands s'agitaient autour de nous qui restions calmes, muets et rieurs. L'un d'eux, plus bavard, avait dit « Guénéral, Guénéral komm mit ».

La nouvelle se propagea de rang en rang sans nous émouvoir, mais plutôt en curiosité.

Nous attendions patiemment, les grands froids avaient cessé, une température plus clémente nous éveillait à cette visite exceptionnelle. Je me trouvais au deuxième rang et me retournant je vis arriver un groupe d'officiers allemands venant du camp. Arrêtés devant la porte fracturée quelques jours plus tôt par Louis, je reconnus le commandant qui s'expliquait avec force gestes au groupe d'officiers dont un d'entre eux était « le Guénéral » ; en tête, il s'avancait dans son uniforme rutilant à parements rouges, couvert de décorations et d'étoiles. Groupés dans un angle de la cour ils nous regardaient avec curiosité tout en écoutant le commandant du camp parler sans cesse. Silencieux, au garde à vous nous mesurions le contraste de ces hommes brillants et de nous tous : dépenaillés, hirsutes mais raides et fiers dans leur cœur, n'acceptant pas l'humiliation de leur victoire. Le général s'avancait, seul, fièrement devant nous, suivi du chef du stalag. Je voyais maintenant ce petit bonhomme devant moi, lorsque étendant le bras au-dessus du premier rang, le commandant me tira par le col de ma veste et me fit faire quelques pas en avant, où Louis vint me rejoindre aussitôt. A quelques mètres de nous le commandant parlait au général, qui lentement s'approchait. Il était devant moi, à quelques centimètres, les yeux dans les yeux il me dévisageait. Devant Louis il fit de même. Pas un mot. Se retournant vers le chef du camp j'entendis « ...sind Kerln », il s'éloigna.

La visite était terminée, nous restions hilares et tous s'amusèrent de ce gros bonhomme à la figure poupinée et à l'adiposité cachée par son éclatant manteau. Petit Cler et moi restions inquiets : qu'alliaient-ils faire de nous ? nous n'étions pas oubliés !

Oh, non ! Quelques jours après cette rencontre, deux allemands vinrent nous chercher après nous avoir fait prendre nos affaires. En quelques minutes nous étions embarqués et nous quittions tous ces amis sans un adieu. Dirigés vers la « commandantur » je retrouvais le

bureau et le commandant du camp. Je compris aux ordres et recommandations qu'il donnait aux deux gardiens que l'heure de notre départ de Villingen était arrivée ; une discussion sur l'itinéraire, avec les officiers présents s'établissait, pendant qu'un des gardiens s'approchait de nous et, sortant des menottes, nous enchainait. Les formalités terminées nous allions sortir, lorsque, un cri brutal s'éleva au-dessus du brouhaha : « Ah ! non ! Non, pas ça ! » (Sie sind soldatur (ce sont des soldats). En nous voyant menottés, le commandant, levé à son bureau, faisait des gestes de dénégation avec colère, et nous fûmes immédiatement libérés.

Quelques instants plus tard nous quittions le V.B. Deux géfängs : deux wachman sur les talons. A la gare de Villingen, un compartiment nous était réservé dans un wagon bondé de voyageurs. Nous étions, Louis et moi, assis face à face du côté de la fenêtre et les deux allemands du côté de la porte. Nous étions dans un tortillard qui s'arrêtait dans toutes les stations. Les gardiens nous confirmèrent notre retour au X.A.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Ils ne nous quittaient pas d'une semelle, nous accompagnant même aux toilettes que nous ne devions pas verrouiller. Villingen, Stuttgart, Offenburg. Nous changions souvent de train mais avant de descendre nous étions toujours menottés, ce qui braquait les regards sur nous et obligeait les gardiens à donner des explications aux officiers qui s'étonnaient de notre état lamentable et de la façon dont nous étions conduits. Tant d'impéritie dans cette traversée de l'Allemagne du sud au nord les fâchait et les amenait à soulever les épaules en contestant de tels ordres.

Précautions inutiles ! Nous étions trop faibles ! Nous marchions sur les quais en chaussettes. Je ne pouvais plus supporter les souliers, que je portais, attachés sur une épaule par une ficelle, l'un sur la poitrine, l'autre dans le dos. Petit Cler avait fait de même de ses bottes sacrées qui le blessaient maintenant, durcies par l'eau et le gel. Nous étions bien des bêtes curieuses.

Offenburg. Nouveau changement. Beaucoup de voyageurs descendirent de notre train. Nous remontions lentement le quai, sur l'autre voie un autre convoi était arrêté mais sous pression, prêt à partir. Je fis signe

à Louis « regarde ». Sur un wagon une pancarte, un nom « Strasbourg ». Nous avions la même pensée : « La France... à deux pas » et nous nous éloignons encore !

Kassel. Toute la journée nous avions roulé. Nous avions conversé avec nos gardiens et nous leur avions demandé « essen ». Ils nous avaient expliqué qu'une halte était prévue à Kassel et qu'eux aussi jeunissaient depuis le matin, et que les trains avaient beaucoup de retard. La nuit était tombée depuis longtemps (nous étions en décembre) lorsqu'enfin nous vîmes Kassel.

Sortant de la gare, nous traversions la place. Les maisons étaient bien closes, la nuit très sombre : le wachman frappa vigoureusement dans un volet. Une porte s'ouvrit, nous vîmes une silhouette blanche se pencher et lire le papier que l'allemand lui présentait et nous fûmes invités à entrer. Nous étions dans un refuge de la « Croix Rouge » : des tables, des bancs, un grand réfectoire vide et sombre. Au fond étaient les cuisines où quelques femmes se pressaient à leur travail de fin de journée. La « responsable » qui nous avait fait entrer, nous fit asseoir, en entrant, alors qu'elle dirigeait les deux allemands vers la lumière du fond de la salle où tout en riant et plaisantant, une fille dressait leurs couverts. Et nous ? Nous étions aussi affamés ! Nous restions muets, assis l'un en face de l'autre !

Non ! enfin ! Elle venait vers nous, posait un plateau garni, « Mahlzeit », dit-elle. Dans la pénombre nous nous sentions bien. La chaleur du lieu nous envahissait. La soupe très chaude était succulente (!) et les assiettes furent rapidement vidées. Les deux « wachman » nous avaient oubliés, occupés comme nous. Je remarquai que la dame en blanc, « la responsable », nous regardait souvent de loin et paraissait attentive à ce que nous faisons : nous étions certainement des intrus de dernière heure, qu'elle aurait souhaité voir partir au plus tôt. Nous avions à peine terminé, qu'elle était près de nous et se penchant, le visage presque à toucher nos têtes, murmura : « Vous avez encore faim, les gars ? en voulez-vous encore ? » Acceptation et stupéfaction. Elle nous avait parlé en un français très pur. Elle souriait de nous avoir éberlués, mais s'éloignait déjà. Quelques instants plus tard, elle revenait furtivement d'un côté de la salle et posait un autre plateau bien garni devant nous. « Cachez cela dans vos poches » et elle nous jetait deux oranges qu'elle sortait de sa blouse. Nous étions ravis. Ce petit geste, cette bonté nous faisaient oublier les instants de bestialité humaine engendrés par les guerres. Elle nous avait aussi paru heureuse de sa charité furtive et très satisfaite de notre « Merci, Madame, merci ! », prononcé en français. Qu'était-elle ? Pourquoi là ?

Quelques heures plus tard nous roulions vers Hambourg. Notre wagon toujours réservé, sur présentation d'un papier au chef de train et sans difficulté.

Hambourg, iel, Schlewig. Nous étions au début de décembre 1941. L'hiver recommençait avec plus de rigueur. Nous étions las... bien loin de Villingen, de la Suisse, de la France...

B. ADAM.
Evadé du X.A.
Evadé du V.B.

A suivre : Le X.A - Le tribunal militaire - La condamnation - Noël en cellule.

AU MOIS LE MOIS

● I - LU : Dans un entretien avec Barbara Vormeier, enseignante à Paris I, auteur de « Vivre à Paris », Maspéro éditeur, étude sur l'émigration allemande en France, de 1933 à 1945 (« Le Matin » du 6 mai 1983) :

- Moyenne annuelle maxima de réfugiés : 25.000 (essentiellement républicains et juifs) ;
- Internement « administratif » d'un très grand nombre d'entre eux à la déclaration de guerre, en 1939 ;
- Certains, 2 à 3.000, sont enrôlés comme « prestataires » (?) au service de l'armée française dans la drôle de guerre ;
- Nombre d'autres furent livrés au Reich en application de l'article 19 de la Convention d'armistice de 1940 ;
- Un millier environ participera activement à la Résistance et à la libération.

● II - HISTOIRE : Gerstein ou l'ambiguïté du bien.

L'historien Léon Poliakov, auteur du « Bréviaire de la haine » écrit :

« Il est bon qu'on parle des Allemands qui, si peu nombreux soient-ils, ont résisté et en sont presque toujours morts ».

Kurt Gerstein est de ceux-là. Chrétien militant, opposé à l'idéologie nazie, il adhère pourtant au Parti. Pour le connaître de l'intérieur, pour savoir dira-t-il. Dangereuse initiative qui lui vaudra très vite d'être arrêté, jeté en prison et dans un camp. Des amis bien placés réussiront à l'en sortir, profondément marqué mais non découragé. Peu de temps après, le voici engagé chez... les S.S. ! « L'espion de Dieu chez le Diable... »

Très vite, de par sa profession — il est ingénieur chimiste — il va se trouver placé au centre de ce qui sera « la solution finale » l'extermination scientifique des juifs, ceux d'Europe centrale et orientale en premier. Au camp de Belzec, la réalité de l'entreprise le révolte, l'angoisse au plus profond de l'être : il pleure, il prie, en vain...

Du sein même de la barbarie, risquant mille morts, il alerte tout ce qui peut l'être : la nonciature de Berlin qui l'éconduit ; le baron Von Otter, secrétaire de l'ambassade de Suède... qui « transmet » à son gouvernement ; le Vatican, la Suisse, Londres, Washington, etc... il alerte, seul répond le silence. On croit à ses informations, on sait même, mais on se tait ! Ah, la raison d'Etat ! Le massacre peut continuer, le monde est plein d'âmes noires, bien partagées de part et d'autre et au milieu !

Avril, mai 1945, c'est la fin de la guerre. Gerstein, désespéré, rentre chez lui, à Rotweil, en Zone française d'occupation. Il se rend, il est interné et, peu après, il est transféré à la prison du Cherche-Midi, à Paris. Membre d'une organisation qualifiée de criminelle, la S.S., il est inculpé automatiquement de « crimes de guerre ». Un matin, on le découvre pendu dans sa cellule. Au cimetière parisien où il fut enterré, nulle trace de sa tombe aujourd'hui...

A la lisière d'une belle forêt de son pays, une « Kurt Gerstein Haus » parle de lui à la jeunesse.

..

Le temps qui nous éloigne de cette sombre période de l'histoire européenne qui va de 1930-33 à 1945, fait surgir de l'ombre des faits qui s'y tenaient cachés — ou qu'on tenait cachés — révélant parfois, là où on les attendait le moins, des figures inconnues, admirables. De l'absurdité d'une conception étroitement manichéenne de la vie et de l'histoire !

Le bref résumé ci-dessous est extrait du journal « Le Monde », n° 11905, auquel il convient de se reporter absolument si l'on veut connaître dans toute sa dimension l'histoire que le journaliste-enquêteur Alexandre Szombati, a intitulé : « Klaus Hornig et l'article 47 ». (Le récit d'un officier allemand qui, contre vents et marées, pendant la dernière guerre refusa d'obéir à des ordres immoraux et, au titre de l'article 47 du code militaire, illégaux) : — Au cas où, dans l'exécution d'un ordre pendant le service, le code est enfreint, seul le supérieur qui en a donné l'ordre en est responsable.

Cependant, le subordonné qui a obéi est passible d'une sanction à titre de participation :

- S'il a outrepassé l'ordre reçu.
- S'il savait que l'ordre de son supérieur impliquait un acte criminel ou délictueux dans le sens général ou le sens militaire.
- Si la culpabilité du subordonné est très faible, on peut s'abstenir de le punir.

Hornig, né en 1907, participe à la campagne de Pologne au sein du bataillon de police n° 306 lorsqu'il se voit confier, entre autres, les missions suivantes : « la lutte contre les bandits (maquisards) — l'exécution de juifs et de polonais ; l'exécution des commissaires politiques de l'armée rouge capturés — l'évacuation par la force de vastes territoires pour de futurs propriétaires allemands... »

Catholique fervent, comme tous les membres de sa famille, K. Hornig a, nous dit l'auteur de l'article

« hérité de son père un entêtement inhabituel à s'en tenir aux positions qu'il croit justes ».

A des « missions » aussi dérogatoires au droit, l'officier va opposer, en même temps que des principes moraux très stricts, l'article 47 du code militaire allemand qu'il connaît parfaitement pour l'avoir enseigné aux élèves-officiers de l'école de police, en tant que juriste.

Son attitude intransigeante et courageuse, hors du commun, dans un pays soumis, conditionné par la propagande, au sein d'une société militaire apeurée, arrogante, fanatisée dans certains de ses éléments, allait lui valoir une longue route de brimades, de punitions et de procès, pour se terminer au camp de Buchenwald où il sera jeté sur l'ordre d'Himmler lui-même.

Alexandre Szombati écrit :

« Près de quarante ans plus tard, Hornig assure que ses fréquents cauchemars ne lui rappellent ni les prisons, ni même Buchenwald, mais les deux années passées parmi les criminels nazis qui, dans les camps, le considéraient comme un traître et lui infligèrent d'indescriptibles tortures morales et physiques. Il faillit succomber à ces dernières ».

Libéré le 21 août 1947 après plus de cinq années de captivité chez ses compatriotes et chez les Américains, il fut réhabilité dans les années 1950. « Le tribunal fédéral, dans un jugement, le qualifia de martyr », écrit le journaliste Szombati.

Klaus Hornig ou de la difficulté d'avoir été anti-nazi de fait en Allemagne. Tous les anciens P.G. doivent connaître l'histoire de Klaus Hornig. (Adresse du « Monde » : 5, rue des Italiens 75009 Paris).

EN FORME DE POST-CRIPTUM :

L'Allemagne me colle à la peau à la manière d'une tunique de Nessus depuis qu'un jour de ma jeunesse nous avons fait connaissance, elle et moi, en toute hostilité.

Je ne lui garde pas rancune — la réserverai-je à d'autres ? — mais je ne l'oublie pas pour autant. Depuis ces temps anciens, je n'ai pas cessé de l'observer, d'étudier son histoire, je la regarde vivre au présent de cette fin de siècle, côté ouest et côté est, et je m'efforce de comprendre les mécanismes qui lient mon pays à ce pays, inexorablement.

Aujourd'hui coupée en deux, sans svastika aux fenêtres et aux carrefours de ses villes, l'Allemagne n'est plus, d'apparence, celle que j'ai connue... Mais ce qui fait l'essence d'un peuple, son identité, sa spécificité, sa civilisation, son histoire, sa culture, etc., comment douter que tout cela ne subsiste dans son unité et ne cherche à transcender un jour de fait, les barrières idéologiques et géographiques héritées de l'aventure nazie ?

Raison et enjeu de l'affrontement entre deux mondes, deux systèmes, « le problème de l'Allemagne » risque d'être vite à l'ordre du jour. Et corrélativement le problème de la paix auquel les anciens combattants sont légitimement attachés. Les signes annonciateurs ne manquent pas de l'évolution d'un statu quo qui dure depuis plus de quarante ans...

Au centre de l'Europe, aux portes de la France, le pays de Goethe n'a pas fini de hanter notre mémoire et d'occuper nos jours. L'histoire est à nouveau devant nous. Mais le passé n'est pas si loin et « quiconque a vécu avec quelque conscience les années 36 et la suite, si jeune qu'il fut et si pacifique qu'il soit, ne sera jamais « pacifiste », car un pacifisme digne de l'idée de paix doit prendre en compte le risque, en sachant qu'il peut être mortel, mais faute de quoi, il n'est que soumission sans conditions. C'est là qu'un pacifisme cervelé et vertébré trouve sa raison d'être. Il sait désormais que ce risque auquel il doit faire face, bien plus que le risque de la guerre, « c'est le risque de néant » ; bien plus que « le risque de défaite, c'est celui de subir le joug totalitaire ». Le risque, en définitive, c'est qu'un moment pourra venir où il faudra pleinement assumer la vieille réplique : « La liberté ou la mort ». Laquelle, on l'oublie toujours un peu, signifie : la mort pour vous aussi ». (Y. Florenne, « Le Monde », 19-2-83).

Vision pessimiste d'une situation grave, mieux, propos de raison, de courage et d'expérience pour rappeler que si la paix est le plus haut bien, elle ne saurait être obtenue au prix de la soumission et de l'humiliation. Les générations qui ont vécu les quarante dernières années, les anciens combattants les premiers, n'ont pas oublié les conséquences de l'abandon et de la facilité auxquels tout un peuple peut se laisser aller...

L'histoire va-t-elle se répéter ? A l'obstacle d'hier qui nous a coûté tant de sang et tant de larmes, un autre succéderait, conduisant au même comportement initial les nouvelles générations ?

Aux carrefours et sur les places, par mille canaux bruyants, le verbe de la séduction, le discours de la peur, le miroitement de l'utopie se déversant sur des foules ignorantes, anxieuses, naïves.

Quel héraut pour rappeler à ces multitudes que « les merveilleux mondes nouveaux de demain, plutôt que par la perversion des pouvoirs, se préparent dans la démission des consciences » ?

Du discours prononcé lors de l'ouverture de la « Conférence sur l'information historique et le III^e Reich » par M. J. Laurain, Ministre des Anciens Combattants, je relève :

« Nous avons de plus le devoir, à partir de cette horreur indicible (le nazisme), de mettre en garde, de protéger les générations de demain, car ce que l'homme, et nous voudrions tous que ce terme soit impropre, a pu faire, il pourrait le refaire, peut-être sous d'autres formes, sous d'autres pseudo-justifications idéologiques. Cette conférence, dont la qualité des participants garantit le haut niveau historique, aura une dimension supplémentaire, celle d'une contribution à la lutte commune et qui dépasse les frontières nationales, contre les perversions de l'esprit humain, contre la guerre, contre la haine.

«...Il est bon de redonner aux jeunes, si tant est qu'ils l'aient perdu, et pas aux jeunes seulement, la curiosité et le goût de l'histoire. Cette connaissance reste le meilleur chemin pour la paix comme pour la vigilance nécessaire contre les idéologies perverses ».

J. TERRABELLA.
12205 VB. Juin 1983.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

On recherche

Recherche pour étudiante universitaire à Paris :
Chambre meublée + salle de bain + cuisine
ou petit studio

A louer ou à acheter, dans le 5^e arrondissement si possible.

S'adresser à l'Amicale VB-X ABC, ou
à M. René GALMICHE, 4, rue de l'Eglise,
90200 GIROMAGNY - Tél. (84) 27-16-11 ou 27-18-73



UNE « JOYEUSE » JOURNEE

C'est dans cette jolie cité médiévale de Joyeuse, en Ardèche, que se sont retrouvés camarades et amis des Stalags VB-X ABC à leur réunion amicale pour la section du Gard et de l'Ardèche, dans le cadre du Restaurant des Cèdres.

Le temps est très beau... le ciel serein... dans le calme que vient troubler l'appel des cloches de cette église, haut perchée, à laquelle on accède par un escalier donnant sur terrasse et parvis.

Nous sommes nombreux accueillis par nos amis MOUFFLET, Yvonne et Jean GRANIER et POUDEVIGNE.

Indépendamment des ardéchois et des gardois, s'étaient joints des amis des Alpes-Maritimes, du Var, du Calvados, des Bouches-du-Rhône et de la Seine-Maritime. Etaient donc présents :

LANGVIN, Président de l'Amicale VB-X ABC, Abbé FORESTIER, POUDEVIGNE, Abbé PONTIER, Abbé SOUCHE, VIALARD des Anciens d'Ulm, CAUSSE, LEFEBVRE, CHABALIER, BOURRET, NOGIER, NOEL, BERAUD-DUFOUR, DUBELLEY, BARELLI, MOUFFLET, GRANIER, CANNAUD, MATEO, LINARES, AUBERT, LAVIGNE, COYRAS, BLANCHON, MASMEJEAN, REBOUL, BRUN, BARACAND ainsi que de nombreuses épouses.

Le service religieux est concélébré par les R.P. FORESTIER, PONTIER et SOUCHE, anciens aumôniers des X. Messe du souvenir, à la mémoire des camarades disparus en captivité ou après.

Dans son homélie, le Père FORESTIER devait évoquer avec éloquence et beaucoup d'émotion, la captivité et ces longues heures d'attente, de courage et d'espoir aussi. Tous écoutaient émus, au souvenir d'un douloureux passé... dans l'émotion du rappel de ces jours que nous n'oublierons jamais.

La cérémonie terminée, à la sortie, le président de l'Amicale VB-X ABC, notre ami LANGVIN, très entouré, avait un mot pour chacun et serrait de nombreuses mains.

A travers les rues de Joyeuse, bordées de ces vieilles maisons, heureusement respectées, nous regagnons l'Hôtel des Cèdres.

Dans un très joli jardin ombragé, et surmontant la Vallée de la Beaume, l'apéritif est servi à l'ombre des cèdres et des saules pleureurs, dans le calme et la douceur de vivre... et de détente.

Le repas devait réunir plus de cinquante convives, autour d'une table bien garnie dans une très chaleureuse ambiance.

Comme il se doit, au dessert, notre ami MOUFFLET, organisateur de cette journée, entouré de POUDEVIGNE, d'Yvonne et Jules GRANIER (pour le Gard) donnait la parole au Président LANGVIN qui su trouver les mots pour rappeler à chacun de nous le rôle des Amicales VB-X ABC en espérant que l'an prochain au cœur de l'Ardèche ou du Gard, nous nous retrouvions aussi nombreux et plus encore... si Dieu le veut.

Sur cet espoir, on se quittait heureux de cette « Joyeuse Journée », pleinement réussie.

Bravo aux organisateurs du Gard et de l'Ardèche qui nous ont fait aimer, plus encore, cette région des Cévennes si chères à Jean Ferrat.

L. VIALARD.
Ancien d'Ulm - VB.

P. S. : Pour ma part j'ai retrouvé, à Joyeuse, ces anciens d'Ulm que sont Pierre CHABALIER, Marc CAUSSE, LEFEBVRE, accompagnés de leurs épouses... Que de souvenirs nous avons pu évoquer !

Nos amis adressent leur fidèle souvenir à leurs camarades français et belges qui partageront, pendant cinq ans leur « séjour » à l'ombre de la cathédrale d'Ulm. Nous leur renouvelons toutes nos amitiés et fidèles pensées.

L. V.

LE TEMPS DES VACANCES

Certains camarades et amis en reviennent, d'autres s'apprentent à partir. A toutes et à tous, heureuses vacances, oublions nos soucis et que le soleil tant attendu, soit avec vous tous dans le repos et le calme bien-faisants. Nous nous reverrons en septembre ou ne octobre.

A ce jeudi de juin, nous étions nombreux à nous retrouver à l'Opéra-Provence : MM. et Mmes BALASSE, ARNOULD, DUEZ, BATUT, JOSEPH, SENECHAL et Mmes Marie COURTIER, Huguette CROUTA, Pauline MIQUEL. Excusés : REIN, GRESSEL, SCHROEDER.

NOTRE COURRIER

Toujours de jolies cartes... plus ou moins ensoleillées mais toujours de fidèles pensées. Merci à :

Mme OUIRA, de Caudan : de Beaulieu, Côte d'Azur, un séjour agréable et reposant, temps plutôt beau... avec parfois quelques orages... Amical souvenir à tous.

Mme Edmond MICHEL, de Yougoslavie : Pas de chance... il pleut ! Ils retrouveront le soleil... en Bretagne. Fidèles pensées.

Mme Jean BLANC, de Vence : Favorisés par le beau temps... Ils mangent dehors (les veinards !... alors qu'ici on patage !). Merci de Mireille. Bonne continuation. Notre souvenir à la famille BRUN.

De Carcassonne. Andrée et Emile GRESSEL : Malgré un coin venté et peu chaud, profitent des plaisirs de la famille et pensent à tous les amis. Merci... A bientôt. Amicalement.

L. V.

NOTES DE LECTURE

« AVENTURES D'UN GUEFANGUE »,
par Marcel DELEAU-DESHAYES
(La Pensée Universelle, édit. 1977)

Le récit des aventures du P.G. Deleau-Deshayes, du Stalag XB en 120 pages, sur beau papier, illustré par l'auteur.

Une relation de la captivité comme il pourrait s'en écrire des dizaines de milliers, personnelle, vivante, commune, qui n'apprendra rien à « l'initié », quelque chose aux autres, que j'ai pourtant lu d'un trait. Le style en est aisé, classique, bon chic bon genre, le vocabulaire concis, réservé, aseptisé. L'observation juste et l'expression heureuse.

«...A la fin de la tournée, assis sur son tas d'ordures, il pleurait les bonheurs perdus dans le soir triste et sombre » p. 49.

« Certains perdirent la foi pendant l'exil, d'autres l'acquirent » (p. 92).

«...Il faisait encore nuit ; le vent était glacial. Emmittoufflés, le calot rabattu sur les oreilles, les mains dans les poches, les prisonniers marchaient lentement sur la glace. Un défilé d'ombres... »

On n'a aucun mal à « se glisser » dans cette colonne en route pour l'arbeit.

Dans la vie de ces hommes déracinés que sont les P. G., le comique côtoie le tragique et le dérisoire n'exclut pas le courage. L'épisode de la « conduite de Grenoble » faite au minable recrutement de la L.V.F., phénomène largement expérimenté, illustre à merveille la permanence du sentiment de la dignité et de l'honneur chez des hommes enchaînés, isolés, livrés à leur seule réflexion.

Deux observations :

1°) Page 109, en huit lignes à peine, l'auteur porte un jugement très, très dur sur la population « permanente » du camp de Sandbostel. Excessif sans doute : un tableau ne vaut que par le jeu de l'ombre et de la lumière.
2°) En août 1943, intervient une libération anticipée, inexploitée, du gefangue. Alors peut-être, mais trente-cinq ans après ?

— Page 118, une découverte (pour moi) : « La fiche de démobilisation, rédigée en allemand et en français, enjoignant de se présenter tous les mois à la Kommandantur la plus proche ».

J'ai là-dessus beaucoup rêvé...

J. TERRABELLA.

Le coin du 852

Il faudra, sans doute, pour ma rubrique, marquer l'année 1983 d'une pierre blanche. Depuis longtemps, en effet, il ne m'arrivait de donner des nouvelles que d'une dizaine de camarades, toujours les mêmes du reste, et l'on pouvait croire que le 852 n'était composé que des camarades BEAUMIER, DIETTE, DEHOSSAY, GOBILLARD, GOGER, MARTIN, MEUNIER, RIVIERE, VILLETTE et moi-même. Il s'agissait là des fidèles de l'amitié, de ceux qui, chaque année, ne manquaient pas de m'écrire une ou deux fois alimentant ainsi ma petite chronique du kommando. J'ai parlé aussi, à un moment, de BOUHOT et de LUTINIR, mais ils sont devenus bien muets maintenant.

Or, depuis le 1^{er} janvier dernier, d'autres anciens pensionnaires du 852, inscrits également à l'Amicale mais dont il faut croire que l'encre était gelée ou qu'on ne pouvait pas se procurer de crayons « Bic » dans leur village, refont surface et donnent enfin signe de vie. C'est ainsi que j'ai eu le plaisir de parler de René BAZEILLE et de Georges KLEINHOLTZ dans mes derniers papiers. Et voilà, maintenant, qu'un troisième larron sort de l'ombre en la personne de Joseph ROUX, habitant Le Bas Breil, 35550 Pipriac, qui, je l'espère, ne restera pas des années sans nous donner, de temps à autres, de ses nouvelles.

Pour le moment, il me signale qu'il s'est marié dès son retour, en 1945, et qu'il a continué à travailler la terre jusqu'en 1973, année où il a pris sa retraite ainsi que sa femme. Ils n'ont pas eu d'enfants et leur santé, à tous deux, ne leur donne pas d'inquiétude dans l'immédiat. Certes, à la rentrée, il a bien eu quelques séquelles de la captivité qui l'ont ennuyé, un peu comme tout le monde. Mais comme il me précise que tout s'est amélioré par la suite après maints traitements, j'en conclus que cela n'a sans doute pas été trop grave.

L'ami Jean MARTIN a, de son côté, quelques petits problèmes de santé. Plus exactement, il faudrait qu'il fasse attention. Le médecin lui a ordonné de maigrir de 10 ou 13 kilos ; il a déjà commencé à fondre un peu mais n'est pas encore arrivé à se débarrasser du poids supplémentaire. Il conviendrait aussi qu'il surveille sa nourriture. Tous ceux qui connaissent bien l'ami Jean et son coup de fourchette, penseront qu'il lui faudra beaucoup de courage pour suivre un régime. Il suffit de vouloir. Heureusement Marinette veillera au grain.

En complément de ses précédentes indications, Georges KLEINHOLTZ me signale qu'il fait partie du Club des Aînés de sa commune, un club qui a l'air bien actif car il y a réunion tous les mercredis où l'on peut jouer aux cartes, se distraire sainement et fêter les anniversaires ; et puis il y a les sorties en car et dans les bois ; et je ne parle pas de la kermesse annuelle qui permet de remplir la caisse. Tout serait parfait à Domart-sur-la-Luce s'il n'y avait pas cette sacrée tension qui oblige notre camarade à se faire surveiller par son docteur tous les mois. A nos âges, il serait plutôt surprenant si nous n'avions pas quelques petits ennuis de santé. On n'a plus 20 ans, m'écris-tu, mon vieux Georges. A qui le dis-tu ? Aurais-tu oublié cette matinée du 15 novembre 1926 où, tous deux conscrits du 2^e contingent, nous franchissions la grille de la caserne Eblé du 6^e Génie à Angers pour y accomplir 18 mois de service militaire actif ? A cette époque-là, oui, nous avions tous les deux 20 ans, mais plus maintenant en 1983. Hélas !

Il reste encore quelques mois avant que cette année ne se termine. Verrais-je arriver pendant cette période, de nouvelles lettres émanant d'anciens d'Aschen ? Je le souhaite. En attendant, toutes mes bonnes amitiés à tous.

René LENHARDT.



Quelques nouvelles... avant l'automne. Déjà !

— Le 8 avril au matin, passage éclair, à Poitiers, chez les MARTIN de nos bons amis DROUOT de retour de chez leur fille habitant à Niort. Un petit « jus » rapidement pris et en route pour la Haute-Marne. Un grand merci, mais beaucoup trop rapide.

— Et puis une nouvelle plutôt stupéfiante, jugez-en. Avec notre ami JOUILLEROT, nous avons, bien entendu, évoqué le souvenir de nos camarades et voici l'extraordinaire nouvelle : Il y a seulement quelques semaines de cela, JOUILLEROT a rencontré dans son secteur, je vous le donne en mille : GOSSO que nous croyions décédé depuis fort longtemps ! Malheureusement, il ne veut plus avoir de relation avec ses anciens camarades. Pour la petite histoire, sachez qu'il pèse dans les 120 kg, lui qui était si mince... et qui se délectait à Altenbrück

Des nouvelles de nos dirigeants

Depuis un an, un vent dangereux souffle sur la santé des membres du Comité Directeur.

Cela a commencé du côté des finances. Partant en vacances notre Trésorier Emile GEHIN tombe malade. Tout s'arrange, heureusement. Ce ne fut que le temps d'une alerte, chaude bien sûr, mais qui nécessita tout de même un court séjour hospitalier.

Puis ce fut notre ami André PETERSEN qui, sur un passage clouté, protégé par un agent, se fit renverser par un conducteur imprudent. Résultat : quelques mois d'hôpital pour une mauvaise fracture de la jambe. Là aussi, tout va pour le mieux maintenant. Et l'ami André a abandonné définitivement béquilles et cannes anglaises. Mais ce long repos forcé a permis à notre ami de goûter les avantages du farniente. Aussi le fil d'Ariane qui guidait notre André au Siège de l'Amicale où tous les mardis et jeudis, il venait mettre les comptes à jour, s'est-il rompu et, sans abandonner l'Amicale où il a de nombreux amis, il a rendu son portefeuille... Et tous, nous le regrettons ; car notre ami André avait pris à cœur ses fonctions de trésorier-adjoint et le travail bénévole — je dis bien bénévole —, qu'il y a accompli fut tout simplement admirable. Il fut pour son « patron » un adjoint précieux et fidèle. Son absence se fait sentir et il n'est pas facile de remplacer un André PETERSEN. Le Comité Directeur le remercie de sa longue collaboration et lui adresse ses chaleureux encouragements pour une longue carrière de retraité et lui demande de ne pas oublier, malgré tout, le chemin du 46 rue de Londres où ses amis seront heureux de le revoir.

Maintenant c'est notre ami Maurice ROSE, inamovible Secrétaire Général de l'Amicale V.B.-X.ABC, qui vient de faire connaissance avec l'hôpital pour une opération chirurgicale. Opération très bien réussie d'ailleurs qui va nécessiter un séjour d'une dizaine de jours à l'Hôpital de Reil. Tous nos vœux de complet rétablissement à notre ami Maurice que nous avons hâte de revoir parmi nous. Toutes et tous lui adressent leurs meilleurs souhaits de santé.

Notre amie, Gaby GODARD, fraîche élue représentante de nos amies veuves au Comité Directeur, vient de partir en cure, afin de rétablir une santé qui menaçait de se détériorer. Tous nos vœux de bonne santé l'accompagnent. Et nous retrouverons, intacte, notre amie Gaby à la rentrée.

Quant à notre cher doyen, notre vice-président Henri STORCK, il se déplace toujours en fauteuil roulant des suites de sa fracture du col du fémur. Son moral de « vieux » légionnaire est intact. A quatre-vingt-deux ans, il montre un courage et une volonté indomptables. Son seul ennui c'est de ne pas pouvoir se déplacer en chemin de fer, à seule fin de rendre visite au nouveau siège de sa chère Amicale à laquelle il a rendu de si grands services pendant tant d'années. Nous pensons bien à lui, ainsi qu'à sa chère compagne, notre vaillante amie Jeanne et leur adressons à tous les deux notre fraternelle amitié.

A tous ces amis, « Le Lien » adresse ses meilleurs souhaits de santé et leur renouvelle sa longue et fraternelle amitié.

H. PERRON.

de vers de terre, limaces et autres grenouilles vivantes... cela pour une cigarette !

— Relevé dans « Le Lien » d'avril. Merci à l'ami BASSENDALE de son meilleur souvenir paru dans le Courrier de l'Amicale.

— Qu'à cela ne tienne, au cas où l'ami FRUGIER n'aurait pas lu dans « Le Courrier » l'entre-filet émanant de Roger MAIGNAN, habitant Place de la Mairie à Mer, qui demande si le FRUGIER « souvent cité pour sa bonne humeur » n'est pas cet ancien boulanger de Bracieux ?... Mais si, mon ami ; je puis vous certifier que c'est le même individu !

— Au début de mai, une carte de nos amis ROBERT en ballade à Venise, les veinards. Nous espérons bien leur rendre une visite aux Adrets fin mai ou début juin. Voilà qui est fait ! Notre vœu s'est réalisé le 26 mai où nous sommes allés déjeuner chez notre camarade, malheureusement atteint d'un zona à l'œil qui le fait beaucoup souffrir. Quant à Claire, sa femme, elle souffre de la colonne vertébrale ce qui ne facilite pas les travaux de jardinage de leur superbe et vaste villa... Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois avec Robert et Claire, rencontres extrêmement sympathiques et chaleureuses, confirmant — s'il en était besoin — notre solide et sincère amitié réciproque.

— Par ailleurs, des nouvelles de nos amis DROUOT, handicapés dans leurs travaux de jardinage par la pluie dont ils sont gratifiés. Le Grand ne sait quoi faire et traîne la savate derrière Yolande, la « pòvre »... Merci de leur bonne lettre.

— En cette fin de juin, nous venons de passer la journée du 18 en compagnie de nos bons amis Bernard et Claire ROBERT, et nous nous sommes quittés sur cet « au revoir »... à l'année prochaine, pas vrai ?

Je vous laisse, amis, en vous redisant « bonnes vacances »... et à nouveau quelques nouvelles dans « Le Lien » de septembre. Bonne santé à tous.

M. MARTIN.

Mle 369. Stalag IB puis XB.

Mort du médecin-colonel ZECKENDORFF

Le 16 mai 1983, le Docteur Edouard ZECKENDORFF est mort à Liège où il était né, à l'âge de 82 ans.

Il était l'un des médecins militaires que les Allemands maintinrent en captivité pour prodiguer des soins dentaires à la troupe.

Le « vieux Zeck » comme l'appelaient ses jeunes collègues a, comme 60.000 belges, été prisonnier de guerre pendant cinq ans, mais il a eu le privilège, si l'on peut dire, de voyager beaucoup pendant cette période. En 60 mois il connut 17 mutations.

A la fin des hostilités il était affecté au kommando de Wedel, une île située dans l'Elbe en face de Hambourg. Cette île soutenait l'un des piliers du pont de chemin de fer qui reliait le Nord de l'Allemagne à Berlin. Dès que la lune brillait les avions de R.A.F. apparaissaient dans le ciel de Hambourg et le pont de chemin de fer était l'un des buts favoris de l'aviation alliée. Il fut souvent touché et aussitôt reconstruit. Au cours des derniers mois, le kommando de Wedel « encaissait » dès que la nuit était claire, et les prisonniers descendaient à l'abri, serrés comme des harengs. L'envoi de ZECKENDORFF, qui était alors capitaine, dans ce kommando, à la fin de la guerre, était une vexation qui fut épargnée aux autres médecins militaires.

Après la guerre ZECKENDORFF fut promu major, puis colonel du Service de santé. Il n'oublia pas ses compagnons de captivité. Il avait connu à l'Oflag de Fischbeck (XD) un infirmier qui se porta volontaire en avril 1945 pour soigner les prisonniers des camps de concentration parqués à Sandbostel. Le typhus exanthématique régnait. L'infirmier militaire belge contracta cette terrible maladie et ne survécut pas. Le colonel ZECKENDORFF veilla à ce que son nom soit donné à l'hôpital militaire de Namur reconstruit.

Le colonel ZECKENDORFF était un homme très cultivé. Il avait la passion des mathématiques supérieures et était membre de plusieurs sociétés savantes. Il excellait à résoudre des problèmes réputés insolubles. La dernière fois que je l'ai rencontré, il me montra fièrement une revue australienne où l'on parlait du « théorème de ZECKENDORFF ».

Marc SOMERHAUSEN.

Homme de Confiance de l'Hôpital de Sandbostel. Stalag XB.

RETRAITE DU COMBATTANT

JANVIER 1983 : 1 607,43 F - AVRIL 1983 : 1 638,78 F
Règlement en deux fois dans l'année.

Tenir compte du mois de naissance et du décalage qui peut exister entre le règlement et les nouveaux taux pouvant changer en cours d'année (valeur du point).

Le deuxième semestre tient alors compte des retards et améliorations.

Age de la retraite du combattant : 65 ans.

En faire la demande un mois et demi seulement avant l'échéance, sur un imprimé spécial que nous pouvons vous fournir (joindre un timbre pour la réponse) et à adresser au Service départemental de l'Office national des A.C.V.G. au chef-lieu du département où a été délivrée la carte du combattant.

En cas de réclamation concernant le règlement de la retraite du combattant, s'adresser directement à la papeterie qui en fait le règlement.

LES ANCIENNES CARTES DU COMBATTANT SONT TOUJOURS VALABLES

Impossible n'est pas français

Trois longues années qu'il était dans ce foutu kommando de cultivateurs. Qu'est-ce qu'il en avait marre d'être obligé de soigner les bêtes, marre de travailler la terre, marre d'être commandé par un vieux fermier ne comprenant pas un mot de français, marre le soir, au kdo de n'entendre parler que d'élevage, de comparaisons avec le sol français et surtout marre d'être privé de liberté.

Bon Dieu ! qu'avait-il fait de mal pour être puni à ce point ? Il avait beau réfléchir qu'il n'était pas le seul dans ce cas là, il n'arrivait pas à s'y faire. Que les jours lui paraissaient longs. Dire que les années passaient et qu'il n'avait pas terminé ses études et que, si un jour il rentrait en France, il serait trop âgé pour le faire... Sa vie était fichue ! Pendant ce temps-là les allemands se pavanaient, fiers de leurs victoires successives, se prenant pour une race supérieure et prônant la collaboration ! Mais que faisaient donc les alliés ? Ce n'était pas possible. Le monde se complaisait dans cette situation et les prisonniers étaient complètement oubliés ! Et lui qui faisait-il ? Ou tout au moins que pouvait-il faire ? S'évader ? Bien sûr, il en rêvait jour et nuit ; mais comment ?

Prisonnier à l'extrême nord de l'Allemagne il avait un immense parcours à effectuer jusqu'à la frontière. Ce n'était pas le courage qui lui manquait et chaque jour il établissait un plan différent, à tel point que c'était devenu pour lui une véritable obsession.

Il n'entretenait que peu de relations avec ses compagnons de captivité car ces derniers, peu nombreux dans ce petit kommando, étaient tous cultivateurs dans le civil et s'étaient un peu mieux assimilés à leur sort.

Continuellement plongé dans ses pensées il faisait bande à part et même le soir, malgré sa fatigue, il n'arrivait pas à s'endormir, envisageant toutes les solutions possibles pour s'évader de cette situation insupportable...

Ayant amassé suffisamment de provisions pour tenir quelques jours, s'étant procuré quelques marteaux il partit, revêtu d'un veston civil, en direction du sud décidé à risquer le tout pour le tout. Tant pis s'il était repris ! tout valait mieux que de s'enliser dans ce kommando.

La chance semblait lui sourire. Il marcha pendant des jours et des jours, se rapprochant de son but sans trop d'incidents. Il avait bien croisé des allemands, mais personne ne s'était intéressé à lui.

Un jour, il aperçut au loin un fleuve qu'il devait traverser ; c'était là le problème... En arrivant à proximité il ne prit pas garde à deux allemands en uniforme qui le hélèrent. Hésitation de sa part, puis, seule solution il prit ses jambes à son cou et s'enfuit en longeant le fleuve.

S'il avait su nager il n'aurait pas hésité à plonger mais dans son cas ce n'était pas envisageable.

En courant il aperçut au loin un pont. Sentant qu'il gagnait un peu de terrain sur ses poursuivants et usant de ses dernières forces, il redoubla de vitesse et s'engagea sur le pont.

Il était à bout de souffle, le sang lui battait aux tempes, son cœur cognait dans sa poitrine, les coups de sifflets de ses poursuivants semblaient lui percer les oreilles et... Oh ! Malheur !... Que vit-il en face s'engageant sur le pont ? Un groupe de soldats allemands.

Sa situation était sans issue ! S'il se jetait à l'eau il se noyait ! S'il faisait demi-tour... il tombait entre les mains de ses poursuivants ! S'il continuait... c'était la même chose ! Mon Dieu ! Quelle poisse ! Un véritable cauchemar ! Et pourtant, il lui revint en mémoire un dicton : « Impossible n'est pas français », et essaya le dernier moyen qui lui restait.

Le quel ?...

Robert VERBA.

(Voir page suivante la solution)

Discours de Robert Schneider à Namur

Mon cher Président, mon Colonel, bien cher Amis français et belges.

Permettez-moi de remercier votre Comité de la confiance qu'il m'a faite à l'occasion de l'organisation de cette nouvelle et si sympathique rencontre des anciens des Stalags V.

Merci à mon cher ami Emile LEGRAIN pour l'aide efficace qu'il m'a apportée depuis des mois et spécialement au cours de ces deux journées.

Merci aussi, à un namurois, le Colonel HUMBLET qui nous a si gentiment guidés hier au cours de notre excursion dans le Domaine de la Citadelle.

Je regrette bien entendu un autre ami qui aurait dû m'aider, le cher Jules MARCHAND.

Un merci tout spécial à notre aumônier, Père FORTHOMME, pour la splendide homélie et le cours d'histoire qu'il a prononcés au cours de notre belle messe.

Merci encore à M. le Curé de Saint-Joseph, pour le don, en argent, qu'il nous a fait.

Merci enfin, aux deux trompettistes qui ont accompagné les orgues.

Vous n'ignorez pas que l'élaboration d'une telle manifestation ne se fait pas sans mal et dès lors sans anicroches.

Hommage aux Prisonniers de Guerre

1914 - 1918

Aussi, demanderai-je, éventuellement, à ceux d'entre vous qui en auraient subi les inconvénients de m'en excuser.

Je suis très heureux de pouvoir vous accueillir dans notre charmante cité du « Bia Bouquet » (Cité du beau bouquet), que de plus on nomme, à juste titre « Namur la Belle ».

Oui, Namur la Belle qui est en voie de devenir, bientôt, la capitale de la Belgique francophone.

Au sommet de notre citadelle, pouvions-nous rêver d'un cadre plus beau, d'un cadre plus touristique, d'un cadre plus historique.

Une longue histoire nous unit à l'un des plus beaux pays du monde occidental, la France !

Ne parlons que de deux routes fluviales qui traversent, lentement ou fougueusement, selon les saisons, notre Province.

La Meuse, naissant sur le Plateau de Langres, s'écoulant timidement d'abord et s'élargissant dans la botte de Givet avant d'arroser nos berges wallonnes.

Elle traverse ensuite Dinant, la cité martyre de 1914. Le 24 août, 674 civils y furent fusillés, 400 autres déportés et sur 1375 habitations, 1263 furent incendiées.

Le fleuve poursuit ensuite sa course majestueuse entre les rochers, les villas, les berges vertes et fleuries.

Namur connut l'occupation des légions de César, puis fut dominée par Charlemagne avant de faire partie de la Lotharingie.

Le Comté de Namur a une histoire mouvementée, surtout à partir du moment où il y eut ses Princes particuliers, dont les plus renommés furent Henri l'Aveugle, Pierre et Yolande de Courtenay.

La Souveraineté passa durant un siècle et demi à la Maison de Dampierre.

La guerre de la vache, pour un motif futile, entraîna la perte de milliers d'hommes.

Jean de Dampierre vendit le Comté en 1420 à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pour 132.000 couronnes d'or.

La Province subit le sort de tous les Pays-Bas durant les guerres de religion.

En 1692, la ville fut prise par Louis XIV.

Nouveau siège en 1695. Occupations successives de la ville par les troupes françaises, espagnoles, hollandaises ou autrichiennes.

En 1784, les fortifications furent rasées par ordre de l'Empereur Joseph II.

La ville fut de nouveau hollandaise et enfin belge en 1830.

Du côté gauche de notre citadelle, la Sambre, affluent de la Meuse, prend sa source, elle aussi en France, dans le département de l'Aisne.

Sa vallée connu également ses héros en 1914 et tout spécialement à Tamines, patrie de notre ami LEGRAIN.

Le soldat Lefevre, cramponné à son fusil, du haut d'un talus, tint tête durant de longues minutes à un régiment ennemi et extermina une quantité d'officiers et de soldats teutons, avant de tomber à son tour.

Malheureusement, la fureur de l'ennemi s'abattit sur la population taminoise qui paya, elle aussi, un lourd tribut avec le massacre d'un grand nombre de ses habitants.

En mai 1940, tombèrent aussi d'autres héros et je ne prendrai comme exemple que le lieutenant de Wyspelaer qui sacrifia sa vie en faisant sauter le pont de Houx au moment même où des chars allemands commençaient à le franchir.

Meuse et Sambre se rejoignent à l'éperon de notre citadelle à l'endroit où se dresse le monument élevé à la gloire d'Albert I^{er}, notre Roi Chevalier, héros de l'Yser, tombé quelques kilomètres plus loin à Marche-les-Dames, le 17 décembre 1934, en s'adonnant à son sport favori, l'alpinisme.

C'est au pied de ce mémorial que se rejoignent les eaux de Meuse et de Sambre venues de France.

C'est au sommet de cette citadelle que se joignent également vos cœurs français et nos cœurs belges.

Vivent les anciens des Stalags V !

Vive la France ! Vive la Belgique !

Et vive Nameur po tot !

EXTRAIT DU JOURNAL « L'EVADE », ORGANE DE L'U.N.E.G. MEDAILLE DES EVADES

Les candidats à la médaille des évadés peuvent établir la réalité de leur évasion par tous les moyens de preuve dont ils disposent (témoignages, documents officiels). Dans la pratique, la Commission chargée d'examiner les dossiers et de proposer l'attribution de la décoration, retient sans difficulté les évasions attestées par le témoignage de deux camarades de captivité dès lors que le candidat remplit les conditions réglementaires. Il en est désormais de même lorsque l'attestation de captivité délivrée par le secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants est accompagnée du témoignage d'un seul camarade de captivité. Dans tous les autres cas, la Commission procède à un examen attentif de l'ensemble des circonstances invoquées et des pièces produites avant d'arrêter sa conviction et d'émettre son avis, 37, rue de Bellechasse, 75700 Paris Cédex.

IMPOSSIBLE N'EST PAS FRANÇAIS SOLUTION

Il se pinça pour voir s'il ne rêvait pas, et... se retrouva en sueur dans son lit, content d'être délivré de cet horrible cauchemar, et échappant déjà le plan de sa prochaine tentative d'évasion...

C'est en hommage à nos anciens, faits prisonniers au cours de la guerre de 1914-1918, que nous vous proposons le texte qui va suivre, extrait d'un ouvrage particulièrement riche et passionnant à lire.

* « CARNETS (1914-1918) » est le titre du livre publié à la Librairie Fayard, 75, rue des Saints-Pères, 75278 Paris Cédex 06, que nous remercions pour nous avoir accordé le « droit de reproduction gratuit » de quelques bonnes pages du livre paru en 1974.

« L'Auteur : Jacques RIVIERE, est né à Bordeaux, le 15 juillet 1886. Fait prisonnier dès le premier mois de la guerre de 1914, il consacre ces quatre années d'épreuve à une intense activité spirituelle et littéraire qui le prépare à devenir celui qu'on appellera « l'homme de barre », lorsque, nommé directeur de la N.R.F. à sa reprise en juin 1919, il en fera la première revue littéraire de l'époque.

« C'est en plein essor qu'il est fauché brutalement à 38 ans par une fièvre typhoïde, le 14 février 1925 ».

J. RIVIERE était le beau-frère d'Alain FOURNIER, auteur du « Grand Meaulnes » (1913), tué aux Eparges en 1914.

Pierre DURAND - V.B.

Je félicite Pierre DURAND pour son heureuse initiative et j'associe la Rédaction du Lien aux remerciements qu'il adresse à la Librairie FAYARD pour son aimable autorisation.

J. TERRABELLA - V.B.

Récit de l'évasion reconstituée (par son épouse) à l'aide de notes éparses écrites plus tard par Jacques à divers moments après son retour à Königsbruck, entremêlées des souvenirs de ce qu'il m'en avait raconté quand nous nous sommes retrouvés en Suisse.

Il arrivait à Hülseberg ayant déjà esquissé les grandes lignes de son plan d'évasion. Il ne partait pas seul : un camarade de Königsbruck : Pasquier, dit Fritz (je ne sais pas pourquoi), un brave et excellent garçon, avait absolument voulu partir avec lui. Le 25 juillet, Jacques avait déjà commencé à se procurer le bagage nécessaire pour cette difficile aventure : Vêtements civils et cartes du pays d'abord — c'était le plus important — et provisions pour le temps qu'ils mettraient à atteindre la frontière hollandaise, 170 kilomètres, en marchant la nuit et se cachant le jour : une semaine pensait Jacques.

Ils n'avaient malheureusement pas pu apporter grand-chose des provisions de bouche dont ils étaient relativement riches à Königsbruck — où les paquets envoyés de France par les familles, les amis, les « Aides aux prisonniers », etc., suffisaient à les nourrir —, car, au départ du camp, seul avait été permis un ballot porté sur les épaules, qui devait contenir tout leur équipement. Et comment Jacques se serait-il embarqué sans quelques livres, quelques papiers, de quoi écrire ! Quant aux habits civils, indispensables pour cacher veste et pantalon rouge, Jacques n'avait pu trouver que des vêtements de travail, assez misérables, ce qui risquait de les signaler dangereusement à l'attention des gens qu'ils auraient la malchance de rencontrer. De même, la seule carte de la région que son commissaire avait trouvée à grand-peine, était très rudimentaire, et ces deux insuffisances devaient leur être néfastes.

Une fois les alentours connus, les lieux de corvée bien étudiés — car ce n'était que hors du camp que l'on pouvait prendre le large —, Jacques avait minutieusement établi son plan. Et il faut dire que ses camarades lui avaient apporté leur concours avec le plus amical dévouement. La première manœuvre délicate était de réussir à ne pas se faire compter dans le groupe des partants pour la corvée, afin qu'on ne s'aperçoive pas dès le soir que deux hommes manquaient à l'appel. Or les Allemands avaient très vite été reconnus, d'un bout à l'autre des camps, comme incapables, quels qu'ils fussent, d'arriver au premier coup à un chiffre sûr dans ces comptes perpétuels qu'ils faisaient de leurs troupeaux. Ils s'y mettaient à trois, les trois chiffres étaient différents, les Français moqueurs et malins, s'amusant souvent à achever de brouiller les esprits de leurs furieux bergers, en passant subrepticement d'un rang compté à un qui ne l'était pas encore ou inversement. Mais cette fois, l'affaire était grave, et le jeu fut joué avec application.

Le chemin par lequel la longue bande de la corvée — 80 hommes peut-être, menés par un gardien à la tête et un à la queue — arrivait au lieu du travail, assez éloigné du camp, était à peine frayé entre les buissons sauvages, des taillis à hauteur d'homme. Il coupait une première fois à angle droit dans l'épaisseur des taillis pendant trois ou quatre cents mètres, puis coupait à nouveau en reprenant l'autre sens. Ainsi les hommes occupant cette ligne droite étaient invisibles, jusqu'à l'autre bout, par le gardien de la tête, se fût-il retourné et par le gardien de la queue pendant tout le temps de ce parcours. C'était là le moment choisi par Jacques pour se jeter avec son compagnon au plus épais du taillis, et de s'y tenir tapis jusqu'au soir.

Tous les deux n'étaient ce jour-là que de la corvée de l'après-midi. Jacques avait fait un certain nombre de petits paquets avec une partie de leurs bagages car ils n'auraient pas pu emporter le tout sur eux seuls sans que les gardiens s'en aperçoivent ; des camarades dévoués de la corvée du matin avaient réparti le lot entre eux, et ils s'étaient chargés de les enterrer à l'endroit précisé par Jacques, au bord de la pièce de terre qui devait être bêchée ce jour-là.

C'est le 2 août que la machine si bien combinée fut mise en marche. Voici la note, écrite plus tard, hors des carnets qu'il avait confiés à un ami, car il eut été fou d'emporter avec lui des papiers si compromettants. C'est le premier temps de l'aventure, le pas hors de la prison.

Lundi 2 août 1915.

Matin : Les petits paquets. Capote gonflée de G. Je reste pour achever de déshabiller le chef de chantier de ma figure. Carte à Isabelle (datée du 5). Traduction en allemand de la réclamation des adjudants. Carte prêtée à B. Grande excitation d'esprit, mais conscience parfaite que ça doit marcher. Pas trop de cette angoisse

à laquelle je m'attendais. Adieu à l'adj. G., à D., à T. de qui je prends les adresses. A l'adj. « Dans huit jours, si tout va bien, nous devons être à la frontière » — Avertissement à l'adj. J. Proposition à D. qui accepte.

A 11 heures, retour des autres. Tout a bien marché. Ils ont mis des cailloux blancs sur l'endroit où ils ont enterré nos affaires.

Sitôt après la soupe, habillage. J'essaie de mettre la grande chemise de laine de la Stall 12. Impossible de marcher avec. Je la laisse. Nous mettons 2 chemises, moi 2 ceintures de biscuits, Fritz 3. Grosse poitrine. Tricot, veste qui ne peut plus se boutonner tout à fait. Pour dissimuler je mettrai ma capote, sans l'enfiler, sur les épaules. Le temps étant encore assez chaud, mon inquiétude est de savoir si elle sera justifiée, tout à l'heure, au départ. Les regards qui nous suivent pendant l'habillage. Le secret a été bien gardé. Un qui nous regarde d'entre les deux étages de lits.

Visite de D. — Plus inquiet que moi, en particulier sur le système de l'enterrage. Il aurait voulu qu'on nous lançât les paquets en passant.

Sentiments : non pas du sang-froid, et même tout le contraire (je n'en aurai jamais) ; mais une grande décision, l'impression que (j'ai obtenu) c'est bien le moment que j'avais demandé et que donc ça ne peut que bien réussir. Oui, voilà je crois le fond de mon cœur à cette minute : Dieu est venu trop loin à ma rencontre, il m'a fait trop d'avances pour ne pas les continuer tout à l'heure, au moment décisif.

Les jours précédents, je me disais à peu près : nous allons voir si une forte volonté, en s'insérant dans les événements, peut les tenir assez longtemps écartés pour avoir le temps de passer.

Le clairon sonne le rassemblement. Nous sortons de la baraque. G. me serre la main, au moment où je vais franchir la porte. Je ne lui ai pourtant rien dit. Petite émotion.

L'évasion

Dehors temps chaud, mais qui s'embrume. Sur l'emplacement de notre section, je donne mes derniers timbres à D. pour prix de son remplacement. A-t-il déjà compris ? Je crois.

G. occupe la vieille sentinelle au premier rang en lui montrant des photos, comme convenu. Deux ou trois fois elle fait le mouvement de venir se placer entre le groupe des travailleurs et celui des exempts, au premier rang duquel nous sommes. Il l'arrête toujours.

Ça dure. Nouveau chef de corvée (l'Américain). Ses petits yeux perçants. Nous avons l'impression qu'il nous regarde tout le temps ; et en effet, mais c'est par hasard.

Enfin le sous-officier qui compte arrive à notre groupe. Emotion de Saubadie qui peut à peine parler.

Tout se passe bien. Ils ne sont pas comptés. Ils partent, chacun sa bêche sur l'épaule. Ils disparaissent de la colonne 4, au moment voulu et restent cachés jusqu'à la nuit tombante sans que rien les dérange.

Ils reviennent alors à l'endroit marqué de deux pierres blanches — et autrement indiscernable dans la terre du champ entièrement retourné. Pasquier bondissant d'impatience saisit la plus grosse pierre et la jette derrière lui par-dessus son épaule... autant de l'autre ! Et ils se mettent à bêcher, bêcher, bêcher... Et ils ne trouvent rien !... Les pierres ôtées, qui sans doute marquaient le milieu du trou, il a suffi qu'ils s'en écartent un peu sans le savoir et partent dans la mauvaise direction... Ils creusent, ils creusent... et s'éloignent de plus en plus. — Affolés, couverts de sueur, ils reviennent au début de leur tranchée, et partent dans le sens contraire... Toujours rien !... Ces paquets contiennent ce qui leur est le plus indispensable — entre autres et surtout les vêtements de travail ; ils ne peuvent pas partir sans eux... Jacques, épuisé, jette du fond de son cœur un appel au secours à ce Dieu à qui il s'est accroché de tout son être... Ils reviennent, repartent cette fois, non plus le long de la même ligne de buissons, mais perpendiculairement, vers l'étendue du champ. Quatre coups de bêche, la cinquième sonne sur une boîte en fer blanc. Ils sont sauvés.

Rassemblant tout leur trésor, ils le répartissent dans les deux ballots, qu'ils porteront sur leurs épaules, referment soigneusement leurs tranchées, et attendent, pour prendre la route, que la nuit soit complète. C'est alors qu'un orage éclate... Une pluie courte, mais torrentielle, les trempe jusqu'aux os sous l'abri insuffisant des buissons, où ils se sont tapis. — C'est dans ce la-

Suite page 6.

Hommage aux Prisonniers de Guerre 1914-1918 (suite)

mentable état qu'ils partent pour leur première nuit de marche : transis, brisés, mais toujours farouchement résolus.

Dans les trois nuits et les trois jours qui suivent ils vont rencontrer des dangers que je ne suis plus très sûre de replacer dans leur ordre chronologique — peu importe d'ailleurs ! — mais dont ma mémoire a conservé tous les détails, si vivants les avait faits la façon dont Jacques me les avait racontés plus tard, qu'il me semble encore les avoir vécus moi-même.

Muni de cette carte rudimentaire où ne sont marqués ni les petits chemins ni les petits villages, Jacques se guide comme il peut dans ce pays inconnu au-delà d'une lieue, heureusement aidé par un sens de l'orientation d'une sûreté peu commune. Mais la nuit, ce n'est tout de même pas suffisant à soi seul : pas question à cette époque des panneaux de signalisation éclairés tout le long des routes par les phares de nos autos...

Après deux ou trois heures de marche, ils arrivent à un carrefour d'où partent quatre chemins. Des deux qui sont dans la direction voulue quel est le bon ?... Surprise heureuse, un poteau indicateur se dresse à leur intersection !... Mais c'est le modèle universel de ce temps-là : une simple barre de fer, noire de vieillesse, qui porte très haut à son sommet, une plaque de même métal et aussi noire, grande comme une feuille de cahier, où les lettres — gravées en relief — seraient à peu près aussi invisibles d'en bas, dans le jour, qu'elles le sont alors dans la nuit... La précieuse petite lampe électrique au bout du bras levé de Jacques ne porte encore qu'à la moitié du poteau. Que faire ?... Ils déposent leurs deux ballots. Jacques monte sur les épaules de Pasquier, de là réussit à s'accrocher d'une main à la plaque, reprend de l'autre la lampe dans sa poche et essaie de déchiffrer l'inscription encrassée. Pasquier continue d'embrasser le poteau de ses deux bras pour que Jacques retrouve l'appui de ses épaules à la descente...

A ce moment le petit timbre d'une bicyclette les fait sursauter. La lueur de son lampion arrive vers eux... Le spectacle qu'ils offrent, en ce milieu de la nuit, est évidemment plus qu'anormal... Que peuvent bien faire là ces deux trimardeurs accrochés à un poteau, leurs ballots par terre ?... Le cycliste va s'arrêter pour interroger ces suspects !... Faut-il dégringoler et s'enfuir à toutes jambes ?... Mais il les rattraperait vite avec sa bicyclette !... Il est déjà là... Nous sommes perdus...

Mais le cycliste a bien plus peur qu'eux... il baisse la tête sur son guidon pour que les deux chemineaux croient qu'il ne les a pas vus, et accélère le train de tout son pouvoir comme un coureur poursuivi...

Une autre terreur — le jour, cette fois.

Ils entrent dans un bois épais, sans trace humaine, et qui leur paraît devoir s'étendre assez loin. La carte ne donne aucune indication de village proche... Ils s'installent au creux d'un fourré de buissons et s'endorment.

L'abolement d'un chien les réveille en sursaut. Ils se dressent, effrayés... et constatent, le jour maintenant tout clair, qu'ils sont presque au bord de la sortie du bois... Entre les arbres plus clairsemés de la lisière, ils aperçoivent une ferme à deux cents mètres de là... Le chien s'est lancé dans leur direction : « Ne le regardez pas ! Ne le regardez pas ! Ne bougez pas ! » souffle Pasquier à Jacques... « Si vous ne le regardez pas, il n'aboiera pas !... » Pasquier est un campagnard qui connaît bien les bêtes, mais Jacques, citadin bordelais ne met pas grand espoir dans ce curieux moyen de défense... L'animal, entré dans le bois, se dirige droit sur eux, se glisse sous le buisson... et s'arrête net en voyant les deux hommes assis par terre, immobiles, la tête renversée en arrière, les yeux levés vers le ciel. Il s'avance lentement, tourne autour d'eux en les flairant avec prudence, une fois, deux fois... reste sur place un instant — interminable pour eux — puis, l'air de quelqu'un qui s'en désintéresse, il fait volte-face et repart, d'un petit trot bien sage, vers sa maison.

Le troisième jour, c'est aussi dans un bois qu'ils courent un danger, encore plus grand.

C'est presque une forêt, qu'ils longent depuis longtemps. La première lueur du jour leur a montré, à l'horizon semble-t-il, sa ligne noire détachée sur le ciel, et la lande immense et nue étalée devant eux, complètement déserte. Ils ont pénétré alors au plus profond du bois, heureux de cette solitude et de ce silence. Tombant de fatigue après ces trois nuits de marche. Ils ont fait près de cent kilomètres, à peine nourris, séchant de soif dans cette campagne aride, au point que Jacques qui avait la fièvre, ne pouvait se retenir de puiser à tout instant gobelet après gobelet de l'eau malpropre des fossés boueux, malgré Pasquier qui lui répétait : « Vous allez attraper la typhoïde ! » et c'est miracle en effet qu'il n'en ait pas été contaminé d'une manière ou d'une autre — ils vont enfin se reposer !... Et voici, ô merveille ! qu'ils découvrent un petit ruisseau, courant sur des cailloux blancs, à l'ombre des arbres qui le bordent. Fous de joie, ils se jettent à plat ventre, et boivent, boivent ! l'eau pure qui sent la menthe de ses rives... Puis, refoulant encore le besoin de dormir, ils s'offrent ce bonheur, ce luxe oublié, d'enlever leurs vêtements trempés qui ont séchés et raidis sur leur corps depuis trois jours, et de se laver des pieds à la tête dans l'eau peu profonde en s'éclairouissant l'un l'autre par jeu. Et pour continuer de jouir encore de cette eau de rêve, ils reprennent seulement leurs vêtements de clochards, et se mettent à savonner, tordre, rincer à qui mieux mieux, chemises, caleçons, pantalons et vestes militaires. Tout cela est étalé sur les buissons que le soleil commence à atteindre derrière quoi ils se font une couche, sur laquelle ils tombent aussitôt endormis...

C'est la faim qui les réveille au milieu du jour. Toujours derrière les buissons, ils commencent leur maigre repas. Tout à coup, il leur semble entendre des voix... Impossible dans ce désert !... Mais si, ce sont bien des voix... des voix d'enfants. Peut-être vont-ils passer au large... Non, les voix s'approchent... Tous deux s'aplatissent derrière les buissons protecteurs... on ne peut nous voir que si on vient droit sur nous... Brusquement le coup au cœur : les pantalons rouges !

Et les chemises blanches et le reste ! Etalés partout ! En pleine vue ! Les pantalons rouges tirant l'œil à vingt mètres !... Cette fois, c'est perdu...

Jacques, toujours aplati, par un interstice presque ras de terre, entre deux arbustes voit déboucher la petite troupe : quatre ou cinq enfants qui suivent le bord de la rivière. Ils s'avancent lentement tournés vers elle, poussant des exclamations à tout ce qu'ils découvrent de ravissant dans l'eau claire et scintillante : des plantes, des cailloux brillants, le sillage argenté d'une ablette, des bêtes furtives... Une fillette dit en allemand (bien sûr !) d'une voix fraîche, quelques mots charmants — cela desserre une seconde le cœur oppressé de Jacques... Il est là, tendu à se rompre, suivant avec une impatience qui le ferait crier, l'avance, si lente, si lente !... lui semble-t-il, de la petite troupe le long du ruisseau... Tant il craint de voir un des enfants se retourner, ses yeux braqués si durement sur eux se brouillent, et il croit avoir vu ce qu'il redoute... Une éternité passe...

Puis la petite troupe — qui ne s'est pas une fois retournée — disparaît là-bas, toujours suivant le ruisseau clair qui s'enfoncé et tourne sous la voûte sombre des grands arbres...

« ...Trois fois sauvés, dit Jacques. Nous serons vainqueurs !... » Ils ramassent vivement leur compromettante lessive et vont s'installer beaucoup plus loin du danger, dans un taillis presque inextricable, où ils dorment le reste du jour.

Ils partent dès que le soir tombe, espérant rattraper le temps perdu la nuit précédente : un chemin qui semblait bon et qui allait dans la direction de Baden, les avait amenés, trois quarts d'heure après, devant un marais où il se perdait. — Peut-être même arriveront-ils plus tôt que Jacques ne l'avait annoncé à l'adjudant G. en lui disant adieu le jour du départ : « Dans huit jours, si tout va bien, nous devons être à la frontière ! » — Il n'a vu, marqué sur la carte, qu'un seul village après la lande. Ils peuvent y arriver vers onze heures ; de là part une route presque directe jusqu'à Baden, la première ville sur leur itinéraire. Ils auront le temps de l'atteindre, de la contourner, et d'avancer assez loin dans la campagne pour pouvoir s'y cacher avant le jour. Et il ne faudra plus qu'une autre nuit pour toucher la frontière...

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Plains d'espoir bien que fourbus, ils arrivent en effet vers onze heures aux premières maisons d'un village, mais beaucoup plus important, comme ils le découvrent tout de suite avec inquiétude, que ne l'indiquait le nom minuscule de la carte trompeuse... Une vraie petite ville ! Ils aperçoivent quelques lumières au bout de la rue... Jusque-là ils avaient pu traverser, sans risque d'y rencontrer âme qui vive, les petits villages complètement noirs et endormis dès la nuit tombée. Et voilà qu'ils débouchent sur une grande place ! Tout illuminé apparaissait au fond l'Hôtel de Ville. Une bande de jeunes gens en sort au même instant... Très animés, ils s'avancent, tout en discutant bruyamment, dans la direction des deux pauvres chemineaux ! Il faut les éviter à tout prix, se dit Jacques, prendre cette rue à gauche sans avoir l'air de fuir et se cacher dans quelque coin noir... Mais il est si las ! Ils vont s'égarer dans ces rues inconnues, perdre encore du temps à retrouver la route de Baden... Les garçons n'ont pas l'air de s'inquiéter d'eux. D'ailleurs le temps de cette hésitation les a amenés jusqu'à eux... Les deux compagnons, redressant la tête, marchent droit devant eux, sans regarder personne. Les autres vont-ils les aborder ? Ils passent... les voix s'éloignent... Sauvés...

Mais Jacques, prenant obliquement pour retrouver à droite de l'Hôtel de Ville, la grand-rue qui va vers Baden, voit les garçons — qui ont fait de même — arrêtés plus loin avec trois hommes au coin d'un petit square qui borde ce côté de la place. Son cœur prend le galop... Est-ce de nous qu'ils parlent ensemble ?... Impossible de ne pas passer devant eux ! Ah ! les garçons s'en vont...

Mais les trois hommes restent ! Immobiles, ils regardent ces deux chemineaux qui approchent... Ne pas presser le pas... Marcher d'un air tranquille... Mais les trois hommes s'avancent, eux aussi d'un air tranquille... et comme on s'adresse à une connaissance : Guten Abend, dit le premier à Jacques, Wie geht's Ihnen ? (Bonsoir, comment allez-vous ?)

(Jacques avait noté en allemand tous les dialogues qui vont suivre. Il était plus simple de n'en donner ici que la traduction).

A Achim, le 5 août 1915 - 11 h 30.

Les civils : — Bonsoir ! Comment allez-vous ?

Moi : — Quoi ? Que voulez-vous ?

Un civil : (aux autres) — Il parle allemand. (A moi) Je demande : comment allez-vous ?

Moi : — Très bien ! (et j'essaie de continuer ma route).

Eux : — Où allez-vous ?

Moi : — A Baden.

Eux : — (Une question que je ne me rappelle pas bien mais qui revenait à : Qu'allez-vous faire là-bas ?)

Moi : — Nous sommes des travailleurs...

Eux : — Quelle sorte de travailleurs ?

Moi : — Nous sommes des travailleurs de la terre.

Eux : (Une question que je ne comprends pas bien.)

— Je me trouble.

Moi : — N'est-ce pas la route de Baden ? Baden est-il encore loin ? (Pendant ce temps, l'autre essaie d'interroger Fritz et, se retournant à la fois vers son compagnon et vers moi :)

— Pourquoi celui-ci ne répond-il pas ? Pourquoi celui-ci ne répond-il pas ?

(Enfin l'un d'eux, à moitié questionnant, à moitié affirmant :)

— Vous étiez dans un camp de prisonniers.

(Je nie d'abord, puis voyant qu'il n'y a rien à faire j'avoue.)

(Dans notre trajet vers le restaurant, explication sur la date de notre fuite, notre point de départ, etc. je me rappelle avoir dit entre autres choses, à divers moments... Jeder macht seine Sache Es wollte uns nicht gelingen *.

Au café (1), la façon dont ils nous interrogeaient avec ce profond et naïf intérêt des Allemands pour tout ce dont ils n'auraient pas eu l'idée eux-mêmes. Profonde et lourde cordialité, besoin de nous consoler :

— La faim, la soif, la peur... c'est fini.

Et après que le vieux eut dit :

— C'est une folie !

L'attention si sincère, et absolument pas orientée avec laquelle ils écoutaient mes protestations et mes explications. Et à la fin ce cri de délivrance de qui n'enfin compris :

— Ce sont des patriotes !

Et pourtant ils n'ont pas pu s'empêcher, malgré l'intervention de l'un d'eux, de me tendre la dépêche et le journal annonçant la chute d'Ivangorod et de Varsovie, et ensuite de dire en se tapant sur l'épaule les uns aux autres, avec des rires :

— L'Allemagne a tellement d'hommes ! Faut croire qu'elle n'en manque pas encore, puisque nous sommes encore ici, mon vieux, de solides gaillards comme nous.

La façon si pesante, si majestueuse et pourtant vraiment solennelle dont ils ont dit :

— C'est la guerre !

Le lendemain, lorsque arrivent de Hülseberg dans l'après-midi le caporal et le sous-officier chargé de les ramener au camp, le ton change...

A Achim, le 6 août, 4 heures.

Quand nous sommes descendus, et pendant qu'ils nous attachaient les mains (derrière le dos et tellement serré qu'elles deviennent complètement bleues et insensibles) *.

— Les voilà, ceux qui font mettre nos camarades en tôle : Les voilà ceux qui torturent nos frères en Algérie dans les déserts de sable. Ils vont voir ce que ça coûte.

Au moment de partir, quand le sous-off me montra son (pistolet) revolver, moi, d'un ton méprisant :

— Vous allez m'abattre ?

Bafouillage furieux.

A la gare.

Pour aller à la gare, qui est loin, ils prennent la voie ferrée. Les gardes marchent le long des rails, sur le ballast ; les prisonniers doivent marcher à côté, sur la terre inégale. Courbés sous leur ballot pesant, déséquilibrés par leurs bras tordus en arrière, à tout moment leur pied butant sur une grosse motte ou une pierre ou glissant dans un trou, ils tombent. Et ils ont peine à se relever. Alors les deux autres les y aident à coups de botte, assaisonnés d'insultes et de jurons...

Enfin, voici la station. Les gardiens s'assoyent sur un banc en attendant le train. Les prisonniers doivent rester debout. Défense de parler à qui que ce soit.

Quand Fritz a demandé que ses liens soient un peu relâchés, à cause de sa blessure :

Moi : — Il dit qu'il ne peut pas supporter ça plus longtemps.

Le sous-off : — « Il ne peut pas, il ne peut pas. Ça n'existe pas dans le militaire.

Moi : — Je n'ai fait que traduire ; pour ce qui me concerne, je peux le supporter.

Ricanement du Geifreite :

Moi : — Oui, j'en ai vu de plus dures, sur le champ de bataille.

Peut-être n'en avez-vous pas vu de pareilles.

Lui, furieux : — Ne soyez pas si insolent !

A un autre moment, le sous-off, parlant de nous :

Le sous-off : — Si j'étais sur le front, je conduirais toute cette racaille là avec mon revolver ! J'en ferais une belle bouillie (ou quelque chose dans ce genre).

Moi : — Et moi, si j'étais sur le front, je ne voudrais pas faire comme vous.

Et encore :

— Vous ne comprenez pas les motifs de notre fuite. Nous avons voulu servir notre patrie encore une fois. Si un prisonnier allemand en France réussissait à s'échapper, je suis sûr que vous seriez unanimes à le féliciter.

Dans la gare de Brême.

Cette femme qui tournait autour de moi, en me regardant avec ces grands yeux de pitié. Ses interventions répétées auprès du sous-off. Je crois avoir entendu :

— Tant de misère ! Tant de misère ! *

Le soldat qui passait et qui l'a entendue :

— Et puisse ses doigts périr ! (um Kommen). Je me moque pas mal !

Les gosses qui disaient tout bas, en me regardant avec un mélange d'étonnement, de crainte et de triomphe :

(1) Les hommes loin de les malmenaient, de les insultaient, voyant si fatigués, si pitoyables, avec bonhomie les ont emmenés « manger un morceau » et boire une chope de bière. Et c'est comme à regret qu'ils les conduisent à la gendarmerie. Ils sont à ce point écrasés qu'ils ne savent même pas s'ils sont malheureux.

* A chacun ses soucis. Pas de chance.

* Commentaire d'Isabelle Rivière.

* So viel Elend ! So viel Elend !

COURRIER DE L'AMICALE

Une carte de nos amis **CHARPENEL**, en vacances en Corse à Taglio-Isolaccio, centre de vacances que les congressistes de Corse connaissent bien en le surplombant de la route. Avec leurs amitiés.

Mme **Renée SAUVAGERE**, La Boule d'Or, Nibelle, 45340 Beaune-la-Rolande, adresse un don à notre C.S. en souvenir de son mari, ancien du 604, décédé, et adresse à tous les copains du XA ses meilleurs vœux de santé.

Notre ami **AYMONIN Jean**, Les Hortensias, 39410 Saint-Aubin nous écrit : «...L'an dernier ma santé m'a empêché d'assister à notre A.G., cette fois-ci c'est celle de ma femme. J'aurais voulu remercier de vive voix le camarade **DUCLoux Paul** pour l'abondante documentation sur ma campagne 1940. Je pense que la prochaine fois je pourrai y assister. Amitiés à tous V et X ».

Notre ami **Lucien GAUDRON**, 9-11, rue Messidor, 75012 Paris, nous écrit :

« Ainsi que je crois vous l'avoir dit, nous serons absents de Paris le 27 courant, étant à l'époque à Menton. Ce séjour est d'autant le bien venu que j'ai passé plus d'un mois à l'hôpital et en clinique pour une bronchite et pose d'un pacemaker, compliqué d'une phlébite, ce qui m'a mis à plat... Mon bon souvenir à tous ».

A nos deux amis nous adressons toute notre fraternelle sympathie et espérons que notre ami Lucien a très bien récupéré et qu'il est maintenant en forme optimale. Menton devient le lieu de vacances favori des dirigeants de l'Amicale. A quand une réunion du Comité sur la Côte ?

Notre ami **R. BREARD**, 1, rue Auguste Maquet, 75016 Paris, n'a pu assister à notre A. G. par suite de l'état de santé d'une belle-fille et s'excuse auprès de ses amis de cette omission involontaire et les assure de toutes ses amitiés.

Notre ami **DELEPINE Ernest**, Résidence de l'Europe, 59840 Pérenchis, nous fait savoir qu'il a bien reçu notre petit mandat qui lui a fait bien plaisir de la part des anciens V.B.-X.A.B.C. Il nous adresse ses remerciements ainsi que son cordial bonjour à tous les camarades. Sa santé est stable pour le moment.

Notre ami **CORMONTAGNE R.**, 57, rue Casanova, 93360 Neuilly-Plaisance, nous fait part qu'une réunion familiale l'a empêché d'assister à notre A. G. ainsi que son beau-frère notre sympathique clairon du camp de Villingen notre ami **LEFEVRE**. Il nous assure de ses sentiments les meilleurs.

Notre ami **François PIQUENOT**, 85, rue Sadi-Carnot, 50130 Octeville : « La santé est bonne pour le moment, un peu de diabète qui me tracasse, mais ce n'est pas trop méchant. La famille va bien également. Les occupations sont tellement nombreuses qu'on ne voit pas le temps passer. Vœux de bonne santé à tous les camarades de l'Amicale et plus particulièrement aux anciens du X.B. ».

Notre ami **HANTZ Jean**, 11, rue du Moulin, 55 Bar-le-Duc : « J'ai eu comme beaucoup des ennus de santé, un infarctus qui m'a laissé un mauvais souvenir et maintenant c'est le repos obligatoire pour toute l'année... et le régime ! Seule la marche est permise... Mes amitiés et bon souvenir à ceux qui se souviennent un peu de moi ».

Notre ami **Paul DUCLoux**, Place de la Mairie, La Guiche, 71220 St-Bonnet de Joux, se plaint de n'avoir reçu qu'un seul Lien pour Mai, au lieu du nombre habituel. Transmis à notre service de routage qui a dû « loucher » la consigne. Le nécessaire a été fait immédiatement au Bureau de l'Amicale et j'espère que l'ami Paul est maintenant en possession des manquants. Il nous signale également que sa première sortie P.G. a fait naufrage... par suite d'imprévu au départ : glissement de terrain au tunnel du Mont-Blanc et... Châlon sous l'eau ! Cela fait beaucoup d'ennuis pour un seul voyage. Pour le voyage à Rimini (75 participants) du 24 au 30 juin tout se présente bien. Parmi les touristes il y aura le Président de l'Amicale notre ami **J. LANGEVIN** et Mme. A tous nous souhaitons d'avoir passé un agréable séjour. Quant à l'organisateur, il prépare, pour son compte personnel, un voyage au Canada et aux U.S.A. pour août et septembre, dans la famille de son fils établi là-bas et où règne une charmante petite-fille d'un an que les grands-parents ont hâte de revoir. Bons voyages, chers amis de La Guiche.

Notre ami **Raymond POTIER**, Rigny-la-Salle, 55140 Vaucouleurs, ancien du Stalag X.B, Kommando 1930. Il fut ensuite interné pour insubordination dans un camp de représailles à Ludbeck, on l'appelait le camp de Brandenbraum. Dans ce camp il travaillait sur les voies de chemin de fer et si ses souvenirs sont exacts, en 1942 il était affecté, dans ce camp kdo 1209 et en 1943 au kdo 909. Il recherche des camarades qui auraient été avec lui dans ce camp pour attestations... Cependant nous rappelons à notre camarade que Lubeck ne faisait pas partie de la zone du X.B mais de celle de l'offlag X.C.

Notre ami **Charles SCHNAEBELE**, 18, rue Pierre-Corneille, 69006 Lyon, nous écrit : « Je m'adresse surtout aux copains du kommando 301 ainsi qu'à tous ceux de Hambourg. Il y aura 40 ans les 24 et 27 juillet 1983 que fut déclenchée la grande attaque alliée sur la ville de Hambourg. Nuit de terreur, de feu et de sang. De nombreux morts parmi les civils et aussi, malheureusement parmi les prisonniers et déportés... Souvenez-vous les anciens, la tête que faisaient les frisés. Ils n'étaient pas contents du tout... Une de nos baraquas a brûlé, la même d'ailleurs que lors du deuxième assaut. Il n'y avait plus de sirènes, c'est au canon qu'ils donnaient l'alerte. Un soir les avions sont revenus. Il y avait un violent orage sur la ville, celui-là naturel, auquel venait s'ajouter l'orage de fer et de feu... J'ai marqué tout cela sur un petit carnet, là-bas, à Hambourg. Cela pourrait faire un petit livre que j'intitulerais « Dans l'enfer de Hambourg ». Je vais essayer, je dis bien essayer, de l'écrire. Ce sera très long, et bien entendu je ne le publierai pas car je ne suis pas un écrivain. J'ai écrit en 1945, après mon retour, un cahier que j'ai intitulé « Derrière les barbelés » où je parle de notre vie de kommando... »

Sur « Le Lien » faites-vous connaître, ceux qui ont vécu ces journées-là, en attendant recevez, chers

copains, toutes mes amitiés. A tous à très bientôt de vous lire sur « Le Lien », notre journal ».

Notre ami **SCHNAEBELE**, qui doit avoir de bien belles histoires, fortement documentées sur les bombardements de Hambourg, pourrait nous adresser quelques récits de captivité. Certainement qu'ils intéresseraient ceux qui étaient aux premières loges lors de ces bombardements et ils sont nombreux aux X. Il ne s'agit pas d'être écrivain notoire pour collaborer au Lien. Il suffit d'être précis et nul n'est mieux placé pour cela qu'un témoin et comme le disait notre ami **TERRAUBELLA** dans « Le Lien » n° 377 « Ce n'est pas un domaine réservé et chacun, avec ses qualités, son émotion, son style propres peut y venir chercher « l'effet d'intime résonance » qui caractérise la communication réussie ». Alors à te lire ami **SCHNAEBELE**.

Une carte de vacances de notre ami **DARCHY**, notre fidèle porte-drapeau. La Guadeloupe lui offre son punch au rhum pour se rafraîchir et la Soufrière pour l'escalade. Elle fume toujours la Soufrière... mais sa crise passée elle est redevenue docile. Aussi les touristes **DARCHY** ont-ils quitté ce lieu enchanté pour aller déguster un « boudin-cochon » à la Martinique. Demandez-en la recette à notre porte-drapeau : il paraît que c'est délicieux.

Avant Joyeuse, nos amis **VIALARD, GRANIER** et Mme, nous envoient, de Vals les Bains, par une journée magnifique, leurs bonnes amitiés. Merci.

Notre ami **Marc CAUSSE**, 30450 Genolhac, a adressé à notre ami **Lucien VIALARD**, le rédacteur de la rubrique « Sous l'Ormeau » ses impressions sur la réunion de Joyeuse (Ardèche) :

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

« Les photos prises lors du repas de l'Amicale à Joyeuse, le 5 mai dernier, nous ont permis de matérialiser, ma femme et moi, cette journée de rencontre entre anciens camarades d'infortune. Nous te remercions beaucoup de ta délicate pensée et de ton dévouement pour notre Amicale. C'est un plaisir renouvelé chaque fois pour moi de lire tes articles dans « Le Lien » et la chronique « Sous l'Ormeau ».

« Tu voudras bien transmettre à tous les amis nos meilleurs sentiments. Pour nous deux espérons avoir la joie de nous retrouver avec nos souvenirs. Merci encore pour tout. Bien cordialement ».

Nous remercions notre Lulu de nous avoir transmis ce message. Nous en profitons pour adresser une fois de plus nos félicitations aux organisateurs de cette très belle journée amicaliste à nos amis **René MOUFFLET**, **Jules GRANIER** et **Jean POUDEVIGNE** sans oublier notre si dévouée amie **Yvonne GRANIER**. A nos amis **CAUSSE** j'adresse mon amical souvenir de nos voyages en commun.

Notre ami **LECOURT Jean**, La Métrie, Vauce, 53300 Ambrières les Vallées, nous prie d'adresser, de sa part, un amical bonjour et son bon souvenir aux camarades du V.B et aux copains de la Gironde, du Vaucluse et des Landes. Il souhaite une bonne santé à tous, avec ses amitiés.

Notre ami **PEYROUX Jacques**, Clermont, Maison Courral, 40180 Dax, adresse ses fraternelles amitiés à tous. Notre ami, ainsi que Mme **PEYROUX** sont de grands invalides, aussi Le Lien doit leur être adressé gratuitement. C'est par erreur qu'une demande de cotisation leur a été adressée. Nous les remercions d'avoir bien voulu acquitter la cotisation 1983, mais nous leur rappelons qu'ils doivent refuser toute demande de ce genre. Le Lien lui sera toujours envoyé. Nous nous excusons auprès de nos deux amis de cette malencontreuse erreur, et leur souhaitons une meilleure santé.

Notre ami **BOUISSET Daniel**, 30, Allée Paulmy, 64100 Bayonne, a passé les fêtes de fin d'année 1982 à l'hôpital afin d'y subir divers examens. Son état de santé, nous dit-il, n'étant pas intangible. Les années passent, pour lui comme pour nous autres et les effets de la guerre puis de la captivité se font à présent sentir ! Nous souhaitons à notre ami une bien meilleure santé, une longue et heureuse retraite, le remercions de ses compliments, et le prions de croire à notre fraternelle amitié.

Une lettre de notre amie **Mme Pierre FAURAN**, Le Martelet 63320 Neschers, nous a profondément émus. Il y a deux ans notre grand ami le Docteur **Pierre FAURAN** décédait subitement quelques jours après notre Assemblée Générale, fin avril 1981. C'était une perte immense pour ses amis et pour l'Amicale à laquelle il ne négligeait ni ses encouragements ni son appui personnel. Nous avons eu la joie d'avoir, le 27 mars, à la table de Mme **FOCHEUX**, Mme **Pierre FAURAN**. Ces deux amies que le malheur n'avait point épargnées, ont, par leurs présences, montré que l'Amicale était une grande famille au sein de laquelle on peut venir chercher le réconfort moral. Nos amis **Pierre** et **André** avaient fait un choix et leurs épouses aussi. Au sein de l'Amicale elles y retrouvent cette fraternelle amitié qui fait aimer la vie.

Voici quelques passages du message de Madame **FAURAN** :

«...pour vous dire combien cette journée du 27 mars m'avait été salutaire. J'avais hésité... et c'est avec

Suite page 8.

— Il est désarmé (2).

Le gros sous-officier infirme de cavalerie, avec sa femme, qui est resté tout le temps à me regarder.

Au moment du départ, tous ces sous-offs qui s'étaient approchés de la portière et à qui le nôtre donnait des explications sur notre compte. Je l'ai entendu dire d'un ton particulièrement indigné :

— Il y en a un qui est professeur de lycée ! *

A ce moment, il s'est retourné vers moi et il a vu que je riais (3). Ça n'a pas été perdu.

Dans le train jusqu'à Oldenbüttel (déjà avant).

Le Gefreite : — C'est celui-là l'instigateur. Ça se voit bien à ce qu'il sait parler allemand. Il a entraîné l'autre. Il n'a pas eu honte de faire son malheur.

Plus tard, comme je regardais vers lui :

— Nous n'avons aucune pitié ! Nous n'avons aucune pitié ! **

(Le train partant, il se retourne vers Jacques, et pour payer le sourire méprisant de tout à l'heure :)

Le sous-off : — Vous vous êtes moqué de moi ! dit-il en le giflant avec violence.

Une fois descendus du train, jusqu'au camp :

Le Gefreite : — C'est à votre M. Poincaré que vous devez ça. Vous pouvez bien lui payer un pot de bière pour ça *** ! La revanche. C'est la revanche. Les nôtres sont là-bas dans le désert de sable. Mais ici c'est l'Algérie aussi. Vous pouvez implorer la pitié, il n'y a pas de pitié. Das it Vergeltung. Et si vous ne savez pas ce que c'est que Vergeltung, c'est revanche en français que ça s'appelle. Cette revanche que vous avez cherchée, tant voulue.

(A l'autre) : — Ils voulaient avoir la Lorraine. C'est toujours l'esprit de revanche qui les tracasse. Déjà en 70, c'est comme ça qu'ils l'ont perdue, le vieux Roi... (et ici il s'embrouille).

(A moi) : — Et maintenant, c'est la revanche de l'Allemagne sur la France.

(A l'autre) : — Cette sale race ! Des gens cultivés ! Ah ! oui ils sont frais ! Des gens qui font mettre nos camarades à la boîte ! Et ce sont eux qui voudraient amener la culture chez nous !

(Quand enfin n'en pouvant plus, je me résigne à lui demander de desserrer un peu les cordes :)

— Vous avez dit tout à l'heure que vous en aviez fait plus que moi. Vous pouvez bien faire ça encore.

Plus tard, le vieux m'ayant malmené, je dis :

— Je fais tout ce que je peux.

Alors le Gefreite :

— Il fait tout ce qu'il peut ; mais s'il ne peut pas d'avantage qu'il crève ! Qu'est-ce que ça nous fait ?

Et tout le temps ils répétaient, l'un et l'autre :

— Vous vouliez aller à Berlin, vous vouliez prendre Berlin d'assaut. Eh bien, c'est Berlin là-bas. Dépêchez-vous ! C'est le moment de rassembler toutes les forces pour l'assaut final. A Berlin.

Le vieux regardant Fritz :

— L'autre marche bien !

Le Gefreite, riant :

— Ah ! oui, celui-là est dégourdi ! *

Et encore :

— Vous aurez le temps de vous reposer, largement le temps ! **

Le moment où ils se sont dit l'un à l'autre, à mi-voix, en rigolant, que vraiment, à voir mes mains, ils ne m'avaient pas raté en serrant les cordes.

Arrivée au camp.

Tous les prisonniers massés devant la grille. On nous tourne par les épaules vers le lieutenant :

Le Lt : — Pourquoi vous êtes-vous évadés ?

Moi : — Mon Lieutenant, nous avons pensé que c'était notre devoir.

Le Lt : — Votre devoir ?

Moi : — Oui, mon Lieutenant, nous avons pensé que nous devions essayer par tous les moyens de regagner notre patrie pour la servir encore.

Le Lt : — Mais vous saviez parfaitement qu'il était impossible de réussir.

Moi : — Nous ne pouvions pas le savoir avant d'avoir essayé.

Le Lt : — Deux de vos camarades avaient déjà essayé, et ils avaient été repris.

Moi : — Nous étions beaucoup mieux préparés qu'eux.

Je lui ai dit aussi vers le début de l'entretien, mais je ne sais plus bien où le replacer :

— Maintenant, je ne peux pas parler, je suis trop fatigué. Mais si vous voulez m'entendre plus tard, je vous expliquerai tout *.

Explosion terrible de colère par laquelle il s'est tiré d'affaire.

— Qu'on boucle ces gens-là immédiatement. Ils sont suspects, tout ce qu'il y a de suspects *.

(A suivre).

(2) Jacques, par prudence, n'a pas voulu écrire là ce qu'il m'a raconté une fois sorti de cet enfer : d'autres femmes venant le regarder tout près avec des yeux brûlants de haine lui soufflaient au visage « Schweini ! Schweini ! » (cochon).

(3) Parce qu'il racontait pour la cinquième fois, leur arrestation, comme si c'était à lui qu'en revenait toute la gloire.

* Der einer ist Oberlehrer.

** Mitleid haben wir kein ! Mitleid haben wir kein !

*** En allemand.

Der ist ein jung fixer Kerl.

*** Sie werden eine lange Ruhe haben, eine lange Ruhe.

Le courrier de l'Amicale (suite)

un très grand plaisir que j'ai retrouvé vos sourires, votre joie de vivre. Je regrette — oh oui — cette réunion de l'an passé où notre ami FOCHEUX était encore parmi nous. Les épreuves ont passé sur notre groupe... comme une tornade, mais notre foi, l'amitié nous ont soutenus...

«...Je vous aurais volontiers accompagné en Italie, mais je vais remplacer ma fille auprès de ses enfants pour quelques jours. Ce sera pour une autre fois.

« Peut-être pourrions-nous organiser une réunion dans ce pays d'Auvergne aux multiples promenades ?

« Mon meilleur souvenir à tous, surtout aux membres dévoués du Bureau ».

L'Auvergne, bien sûr, est un pays totalement touristique où nous aurions tous plaisir à faire de belles promenades mais nous sommes « torturés » par les propositions, ainsi, celle de notre ami POINTARD Albert, 22, rue Porte-Vieille, 18300 Sancerre, qui nous présente une « décentralisation » en fin de semaine dans sa région, le sancerrois : « ma région est renommée pour les vins et fromages de chèvres de Champignol. Les hôtels ne manquent pas, ainsi que les chambres en cas de... malaise ! Meilleurs sentiments aux camarades de Ioster-Kasern, kdo de Villingen ainsi qu'à ceux du VB »

La France est si belle dans sa diversité. Ce qui manque, sur place, c'est l'organisateur. C'est de ce côté là que les difficultés commencent. Plusieurs projets ont capoté, faute d'organisation.

CARNET ROSE

Un petit belge est né.

Il s'appelle JEROME et fait la joie de sa maman Francine MARCHAND et de l'heureux papa Claude.

Tous nos vœux de bonheur et de prospérité pour ce « chérubin », félicitations aux heureux parents. Une pieuse pensée pour le regretté Jules MARCHAND qui aurait été si heureux de le connaître. Nous l'embrassons tous pour Lui.

CARNET BLANC

Mme Vve BLOT Clémentine, Ma Gibiol, Allègre 30500 Saint-Ambroix a le plaisir de nous annoncer le mariage de son fils Alain BLOT avec Danielle FOLCHER, qui a été célébré en juillet 1983, à Saint-Martin de Valgalgues.

Toutes nos félicitations à Mme BLOT, notre amie, et tous nos vœux de bonheur et de félicité pour les jeunes époux.

CARNET NOIR

Notre ami Fernand DEBECKER, 2310 route de Cassel, Hondegem, à la tristesse de nous faire part du décès de Mme Marguerite BEBAECKER, son épouse, survenu le 5 mars 1983.

Notre ami PINLON, de La Teste, nous informe du décès de notre camarade Roger MAILLARD, d'Eynesse, 33220 Ste Foy la Grande, survenu le 17 mai dernier à l'âge de 78 ans, après une longue maladie, dans sa propriété familiale où il vivait avec sa sœur et son beau-frère, car il était veuf et sans enfants.

A ces familles dans la peine, le Comité Directeur présente ses sincères condoléances.

Carnet Noir

I. - Dernièrement j'avais chez moi — un certain dimanche — le ménage LINIER, de Bourges, avec l'ami FREIXO et le ménage TARLET, de Vendennesse. Excellente soirée... nous avons fait le tour des connaissances.

Notre voyage, par la pensée, s'est porté à Saint-Poncy, dans le Cantal. Triste coup de téléphone... notre bon ami Jean MAISONOBE avait enterré son épouse la veille !... Pauvre Jean, depuis plusieurs années il consacrait tout son temps à sa chère épouse.

En juillet dernier — retour du Pays Basque — long arrêt dans sa charmante localité. Que nos amis ont été contents de cette visite amicale.

Ses fidèles camarades du Kdo 470, tous les amicalistes lui adressent leurs sincères et profondes condoléances.

2. - Albert BIHLER n'est plus... Ce Haut-Marnais, depuis le début, était un fidèle voyageur ; il amenait avec lui joie, gaieté ; plein d'humour il avait toujours la réplique juste. Ses connaissances étaient grandes. Que de sonnets a-t-il composés pour Le Lien.

L'hiver lui a été fatal ; à deux reprises son épouse m'a tenu au courant de l'évolution de sa maladie, de son opération...

L'ami TRINQUETTE (un fidèle lui aussi) m'a annoncé la fin de ce brave camarade. A Selsingen, en octobre dernier... il avait été pris en charge par « ses deux sœurs jumelles » ; il était revenu enchanté de son pèlerinage.

Avec l'ami CREVISIER, des Vosges, le grand départ de BIHLER... la « bande à Ducloux » a perdu deux de ses braves camarades.

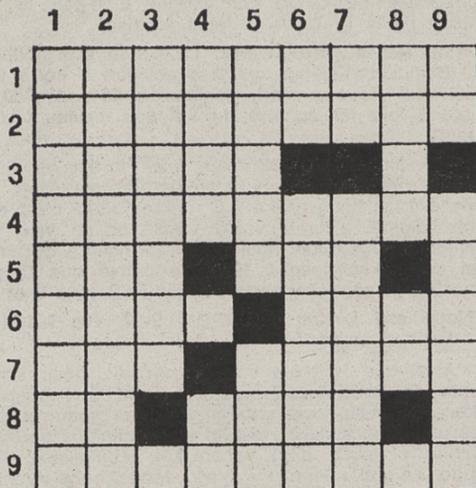
Au nom des fidèles voyageurs, au nom de l'Amicale, en mon nom personnel, j'ai adressé à Mme BIHLER nos condoléances attristées.

P. Ducloux.
24 593 - X.B.

MOTS CROISÉS

N° 388

par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

1. A une fonction protectrice. — 2. Hargneux. — 3. Plus que bronzés. — 4. Egalités mathématiques. — 5. Aigre - Bouleversé. — 6. Pronom - En outre. — 7. Piges - Rayé. — 8. Arrivée - Soustraire. — 9. Essayèrent.

VERTICALEMENT :

1. Flemmardant. — 2. Abouchée. — 3. Biffés. — 4. Souci - Phonétiquement : enlevé. — 5. Suit - Sur le calendrier. — 6. Note - Reproduire. — 7. Note - Indignée. — 8. Etat d'Asie Occidentale - Cœur de rein. — 9. Voyelle doublée - Répandent.

Solution des mots croisés n° 387

HORIZONTALEMENT :

1. Cachettes. — 2. Aphorisme. — 3. Upas - Repu. — 4. Crut - El. — 5. Héliodore. — 6. Etolie. — 7. Mânes - Sac. — 8. Ans - Ostie. — 9. Rt - Entêté.

VERTICALEMENT :

1. Cauchemar. — 2. Apprêtant. — 3. Chaulons. — 4. Hostile. — 5. Er - Oison. — 6. Tirade - St. — 7. Tsé - Ste. — 8. Emperlait. — 9. Seule - C.E.E.

LA LIBÉRATION

Roger téléphone à ses parents, d'Allemagne où il était prisonnier dans un kdo.

— Allo ! C'est toi Papa ?

— Roger ! Mon fils ! C'est toi ?... D'où téléphones-tu ?... Comment vas-tu ?... Quand rentres-tu ?...

— Bientôt papa... Nous venons d'être délivrés par les alliés. On parle de nous rapatrier dans quelques jours... Je vais bien et je suis tellement content de t'entendre !... Et chez nous ?... Et toi papa ?... Et maman ?... Et les frangins ?

— Tout le monde va bien mon fils et nous t'attendons avec impatience... Hâtes-toi de rentrer.

— J'ai un aveu à te faire papa. Je ne rentre pas seul... J'ai fait la connaissance d'une ravissante ukrainienne et nous nous aimons. Aussi allons-nous nous marier en rentrant.

— Si je m'attendais !... Enfin !... Ce sont des choses qui arrivent... Si elle t'aime aussi, je suis content pour toi... Mais au fait comment t'entretiens-tu avec elle ? Elle parle français ?

— Pas encore papa... Tu sais, depuis le temps que je suis en Allemagne, j'en ai appris quelques mots... et elle aussi... Vous verrez, c'est facile !... Je suis sûr que vous vous y mettez aussi !

— Hum ! On verra ça... Je préférerais qu'elle apprenne le français !... Mais comment as-tu rencontré cette jeune fille ?

— Et bien, justement... il faut que je t'avoue quelque chose. Ce n'est pas tout à fait une jeune fille... C'est... c'est... c'est une divorcée.

— Divorcée ?... Je ne m'attendais guère à ça. Enfin, ça te concerne !... Avec cette maudite guerre, il ne faut pas être trop regardant. Mais comment vas-tu l'apprendre à ta mère ?... Ça ne va être facile !... Tu sais comment elle est !... Enfin ça me regarde et je vais essayer de la convaincre si tel est ton désir...

— Merci papa. J'ai souvent répété à Tania qu'on pouvait compter sur toi ! Et pendant que tu y es, dis lui aussi qu'elle... que Tania... qu'elle a deux enfants.

— Quoi ?... Deux enfants ?... Ta mère et moi nous voilà grands-parents !... Et tes jeunes frères ton-ton-ton !... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Si je m'attendais à ça !... Enfin ! Puisque vous vous aimez et que tu crois que c'est ton bonheur !...

— Au fait, papa, nous arrivons d'ici quelques jours à la maison, comment feras-tu pour nous loger ?

— L'essentiel, Roger, c'est que tu sois en bonne santé et que tu reviennes bientôt. En ce qui concerne le logement, ne t'inquiète pas. Ta mère dormira sur le lit cage dans la cuisine. Tes deux frères par terre sur un vieux matelas, dans la salle de bain. Ta femme et toi dormirez dans notre chambre, et les deux enfants de Tania dans celle de tes frères.

— Ben !... Et toi papa, où vas-tu dormir ?

— Moi, mon cher fils, ne t'en fais pas ! Je racroche et vais m'étendre tout de suite dans ma dernière demeure... mon cercueil !...

Robert VERBA.

L'ENTRETIEN

(Sketch à 2 personnages de R. LAVIER)

(On frappe à la porte d'un bureau)

— Elle : Entrez !

— Lui : Bonjour Madame... Mais, qui êtes-vous vous qui m'accueillez ?

— Elle : Qui je suis ?... Une Grande Dame, Aimée Choyée de tous, hommes ou femmes... Cela te laisse sceptique... et pourtant j'ai ce privilège d'être adorée des deux sexes et, de ce fait, je me sens toujours jeune malgré les quelques années que j'ai derrière moi... Les hommes, eux, viennent plus facilement à moi... Il est vrai que dans mon salon, pas question de politique, religion, de classe. Tous à mes yeux sont égaux. Quelques-uns viennent souvent me voir... des habitués ; d'autres qu'une fois par mois... d'autres, hélas, qu'une fois l'an, mais pas un ne m'oublie... alors je ne dis rien, sont si gentils, et je suis si heureuse de les recevoir tellement ils sont dévoués et charmants... Aussi la porte leur est toujours grande ouverte, et tout particulièrement à ceux qui ont besoin de mon aide.

— Lui : Je vois chère Madame...

— Elle : Non Monsieur, n'allez pas croire !... Je ne suis pas une femme légère, me donnant au premier venu... Renseignez-vous... Demandez à mon entourage... Faites-moi confiance : Je ne me donne jamais... je suis beaucoup, je plaisante... mais cela s'arrête là. On va à moi avec plaisir, le cœur gai... quelquefois de très loin, et on me laisse un peu d'argent, trop peu hélas à mon gré... j'ai tellement de bien à faire. Et puis suis une gourmande... Mais la vie est si difficile en ce moment, et il faut bien que je vive... Alors je me débrouille, ainsi j'arrive à joindre les deux bouts. Cette année encore j'ai augmenté le nombre de mes amis et parmi eux, il y en a qui sont tellement de bons conseils que je leur ai demandé de travailler pour moi.

— Lui : Mais qui es-tu donc, toi qui parles ainsi ?

— Elle : Chut !... Calme ton impatience mon ami. Réfléchis... Je suis née l'année où beaucoup d'entre nous avaient, j'en suis convaincue, l'espoir au cœur, et de ma naissance, j'étais précoce, j'ai travaillé de suite avec des amis fidèles... Nous avons œuvré ensemble et de si belle façon que, malgré le départ d'amis chers, que je pleure, le nombre de mes soutiens augmente sans cesse. Quelques-uns viennent me voir ici, à mon bureau, me dire un petit bonjour et... je les revois plus... bizarre ! Pourtant moi je leur écris souvent, au moins une fois par mois... Je suis sincère quand je dis que je leur écris mais ce sont surtout les responsables de mon journal, car, oui mon journal, j'ai un journal, un vrai... et de bons rédacteurs... Quelques-uns, heureusement, sont chez moi, très souvent une dizaine surtout, d'ailleurs j'ai toujours du travail pour eux, et ils le font si gentiment que, par moment j'ai bien envie de ne laisser aller... et je profite de la visite à notre beau bureau de Paris, pour leur dire Merci !

— Lui : Mais qui es-tu donc, toi qui parles ainsi ?

— Elle : Qui je suis ? Bientôt je te le dirai... mais saches déjà, cher ami... tu vois, je t'appelle déjà Chère Ami... Tu veux bien ?

— Lui : Bien sûr, si cela vous fait plaisir !

— Elle : C'est parfait. Nous allons bien nous entendre car, dans ma maison, c'est surtout l'Amitié... avec un grand A... qui règne, et pour la maintenir un lien constant fait office de messenger... Mais tu me parais anxieux, ton front se plisse... Tu cherches mon nom ? Patience encore un peu, je te le dirai... mais avant voudrais te dire que ce nom que tu cherches est l'aimé beaucoup en France et en Belgique !... Mais n'a pas d'arrière-pensée contre moi, car malgré tous mes soupirements, je suis restée une femme sage qui sait qu'elle veut, et reste fidèle à ses amis.

— Lui : Mais qui es-tu, de grâce ?

— Elle : Eh bien, je vais te le dire, au creux de l'oreille... Mais avant tu vas me promettre de me reconnaître auprès de tes amis... Tu sais j'en veux peine !

— Lui : Promis ! mais à genoux, cette fois, dis ton nom ?

— Elle : Allons, relève-toi !... Déjà, tu reprends tes couleurs... Je suis celle qui depuis près de 40 ans travaille pour vous afin que tous vos droits vous soient accordés dans la paix...

— Lui : Ça y est... Je te connais maintenant ! TU ES L'AMICALE VB-X ABC !

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à l'ordre de l'Amicale. Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 3° trimestre 1983

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne